

FOLLES ET SAINTES.

FOLLES ET SAINTES

PAR

Mme Louise Colet.

TOME SECOND.



PARIS
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB

1844

UN AMOUR EN PROVINCE.

I

Il y a un âge de charmante ignorance en amour, où l'objet aimé n'est point un être réel mais la personnification trompeuse de l'idéal que l'âme a rêvé. A cet âge de candeur (de quinze à dix-huit ans), on suppose les plus séduisantes qualités, les sentiments les plus délicats, à quelque esprit pédant, à quelque cœur

sec ; on s'éprend de quelque physionomie maladive (cachet d'une vie déréglée) à laquelle on prête un charme mélancolique, on se compose un *fantôme adoré*, on est ému, dominé, torturé, souverainement heureux ou malheureux par lui, et on reste esclave de ce personnage factice jusqu'au jour où la raison dessille tout à coup et fait paraître ridicule et niais ce bel amour si sincèrement caressé par le cœur et l'imagination.

Ceci nous rappelle un délicieux passage des lettres de madame Roland aux demoiselles Cannet où, jeune fille, elle raconte avec un touchant enthousiasme, à ses amies de passion, le trouble avant-coureur de l'amour que fait naître en elle un jeune homme beau, vertueux, spirituel et tendre comme Saint-Preux. Quand Lablancherie (c'est le nom du bien-aimé) paraît, Manon Phlippon pâlit, rougit, et ne peut contenir son

émotion; Lablancherie fera le bonheur de Manon et la gloire de la France; c'est une âme désintéressée, un esprit profond et créateur, en travail d'une foule d'utopies sociales et littéraires, destinées à régénérer le monde. Mais l'engouement de la jeune fille a sa contre-partie dans les mémoires de la jeune femme, la raison et l'esprit juste de madame Roland font justice des illusions de Manon; elle nous montre alors Lablancherie tel qu'il était en effet : un homme médiocre, intrigant et positif.

Qui n'a eu son Lablancherie? Qui n'a aimé dans sa jeunesse quelque lourdaud ou quelque fat désavoué plus tard? Qui n'a rougi en se retrouvant en face du rustre ou du faux bel esprit, cause autrefois innocente et indigne, des émotions les plus vives et les plus vraies. Passons à notre récit.

C'était dans une ville du Midi, que nous ne

nommerons point de peur que nos lecteurs ne cherchent à retrouver en chair et en os le héros de notre fiction. Ce héros se nommait Démosthènes, nom fatal, qui dès son enfance le voua sans vocation à l'éloquence artificielle du barreau. Comment avait-il reçu ce grand nom de Démosthènes?... Tout simplement parce qu'il était venu au monde dans ces glorieuses années de la République française, où tout enfant mâle était destiné à s'appeler Brutus, Themistocle, Aristide ou Numa.

Démosthènes était fils d'un détestable avocat de province, beau diseur, infatigable discuteur et qui à force de faconde avait usurpé une espèce de réputation dans son département. Ambitionnant de voir se continuer son éloquence dans sa race, il y prépara son fils, d'abord en le nommant Démosthènes, puis lorsqu'il eut fait assez vulgairement ses classes

dans le collége de la ville, en l'envoyant à Paris étudier le droit : « Pars, mon fils, lui dit-il d'un air superbe en lui faisant ses adieux, et rends-toi digne un jour du grand nom que je t'ai donné. » Ces derniers mots renfermaient une double allusion ingénieuse, et le père souriait d'orgueil en les prononçant. Démosthènes partit pour Paris. Son père lui faisait une pension de deux mille francs à laquelle sa mère ajoutait le fruit de ses économies : excellente et simple femme, elle croyait à *la gloire* à venir de son fils comme elle croyait à la gloire actuelle de son mari ; elle était pleine de faiblesses pour son enfant, ainsi que toutes les mères de ces contrées, qui font de leurs fils de grands flâneurs, d'insupportables hâbleurs, paresseux, insolents, manquant de respect à leur mère, et plus tard à toutes les femmes qu'ils n'ont pas appris à respecter dans celle qui leur a donné la vie.

Muni d'une somme assez ronde et d'une pension suffisante assurée, à peine installé à Paris, Démosthènes voulut connaître *les délices de la capitale*. Tout en suivant régulièrement les leçons de l'École de droit, il fréquenta beaucoup les théâtres, celui de la Porte-Saint-Martin, alors florissant, le charma surtout. Mais dans ses distractions mêmes, un but d'utilité l'attirait, puisqu'il était destiné à éclipser tous les avocats de son département, ne devait-il pas se préparer par tous les efforts de son intelligence à ce glorieux avenir? Or, l'art dramatique lui semblait un puissant auxiliaire à l'art oratoire. Deux passions malheureuses se développèrent alors simultanément en lui : l'éloquence et la poésie, non qu'il fît des vers, même des plus mauvais: il en était incapable; mais il aimait la poésie sans la sentir, comme les acteurs médiocres pour qui les plus beaux vers ne sont qu'une harmonie sonore et creuse propre à faire admi-

rer leur organe, leurs gestes, leur visage. Ceci nous rappelle que nous avons oublié de faire le portrait de Démosthènes. Il avait alors vingt ans, il était petit, d'une taille assez svelte quoique gauche; ses mains étaient blanches et osseuses; sa tête, déprimée vers le crâne, était couverte de cheveux bruns coupés ras, son front était peu élevé; mais son œil noir très vif (comme le sont en général les yeux des Méridionaux même les moins intelligents) et son nez aquilin donnaient à sa figure une apparence de distinction. On disait de lui : *il a l'air comme il faut.* Au moral, c'était un être sec, envieux, d'une ambition mesquine, aimant à paraître, à faire de l'effet et admirablement façonné en tout point pour être plus tard un orateur bel esprit de province. Malgré sa médiocrité il était pourtant parvenu à force d'entêtement (c'est la *qualité* qui chez les hommes vulgaires remplace la volonté intelligente qui fait le génie), il était parvenu à acquérir un

vernis scientifique et littéraire qui en province devait le faire admirer un jour des ignorants et des candides. Il suivit les cours des plus habiles professeurs de l'époque et sans en comprendre la portée philosophique ou politique, il en retint comme un écho d'expressions retentissantes qui devaient plus tard lui servir à formuler sa faconde.

Un défaut d'organisation désespérait Démosthènes : comme son illustre *patron* de l'antiquité, il avait la voix faible et il bégayait ; mais il se dit doctoralement que puisque l'exercice donnait des forces au corps le plus débile, la déclamation devait produire le même résultat sur une voix flûtée et saccadée. Dès-lors, sa passion déclamatoire ne connut plus de bornes, il fut merveilleusement secondé dans ses études dramatiques par un de ces hasards si fréquents à Paris. Dans l'hôtel où il logeait, au même étage, de-

meurait une figurante de la Porte-Saint-Martin, grande et forte femme de cinq pieds et quelques pouces, brune, faîche (quoiqu'ayant passé trente ans), montrant fort négligemment d'assez belles épaules et de très gros bras, en somme pouvant singer sur quelque théâtre de province, le type des *Mérope*, des *Athalie* et des *Sémiramis*, tel que l'avait créé mademoiselle Georges, cette tragédienne souveraine, avant que mademoiselle Rachel eût prouvé qu'une intelligence élevée servait mieux pour interpréter l'art, que toute la puissance des poumons et de la force physique. Démosthènes fit tout naturellement la connaissance (et mieux que la connaissance) de Léocadie. La belle veuve (ces femmes-là le sont toujours), avait eu pour mari un riche négociant du Hâvre, qui, à la suite de mauvaises affaires, s'était brûlé la cervelle, ne laissant pour ressources à Léocadie, qu'un esprit cultivé et des goûts

littéraires qui la poussaient aujourd'hui instinctivement au théâtre.

Démosthènes accepta ce roman comme une véridique histoire; il avait une de ces natures théâtrales, qui habituées à faire parade de sentiments factices, sont inhabiles à discerner dans autrui le faux du vrai. Léocadie prenait des leçons théoriques au Conservatoire, et pratiquait, comme figurante, l'art dramatique à la Porte Saint-Martin, où elle n'avait consenti à accepter un rôle aussi infime, disait-elle à Démosthènes, que pour surmonter par degrés l'effroi que les planches inspiraient à sa timidité naturelle.

La liaison de Démosthènes et de Léocadie fut bientôt des plus intimes. *L'art les avait unis*, comme il disait pompeusement plus tard. Douée d'un organe retentissant, d'une prononciation nette, la figurante entreprit avec succès

l'éducation dramatique du futur avocat ; elle parvint à assouplir et à renforcer sa voix. Démosthènes l'adorait par reconnaissance ; quel avantage de trouver dans une maitresse une institutrice ! Amours, leçons, ne lui coûtaient rien, et c'était un grand charme pour cet esprit positif qui portait dès-lors le germe d'une avarice instinctive ; ignoble petit vice que les familles et la société des villes de province nourrissent et caressent comme une vertueuse tendance d'ordre et de raison.

Démosthènes s'oublia longtemps dans le double enivrement qu'il trouvait dans cette liaison. En vain son père le rappelait-il pour soutenir son éloquence chancelante : Quelques années d'étude, objectait Démosthènes, étaient encore nécessaires à son perfectionnement. Mais enfin tout a un terme. Démosthènes se sentait très fort en déclamation, il avait fait ses preuves en

jouant la tragédie bourgeoise, il s'était même essayé avec succès dans la petite salle du théâtre Chantereine. La figurante n'avait donc plus rien à lui apprendre, puis elle avait grossi démesurément et prenait un air de vieille femme; d'autre part, les années s'étaient succédées sans qu'elle eût pu obtenir un tour de début sur le théâtre même où elle était demeurée si constamment comparse; son double prestige s'était évanoui aux yeux de Démosthènes; mais comment rompre une liaison de dix années, comment abandonner au désespoir, au suicide (autre illusion théâtrale de ce faux esprit), cette femme passionnée? La mort du père de Démosthènes vint couper ce nœud gordien. La fortune, l'éclat, le devoir de continuer l'éloquence paternelle l'appelaient dans son pays. Ces voix puissantes devaient l'emporter! Il quitta furtivement Paris le jour même où Léocadie avait obtenu de débuter

dans un mélodrame, non à la Porte Saint-Martin, mais à la Gaîté.

« Je te quitte avec moins de regrets, lui écrivit-il (il aurait trouvé trop bourgeois de lui dire adieu de vive voix), te voilà avec une position, tes débuts seront brillants, le Théâtre-Français s'ouvrira pour toi. O ma Sémiramis, souviens-toi de moi dans ta gloire ! »

Malheureusement, Léocadie fut implacablement sifflée le soir même à la Gaîté, et, pour se consoler, elle ne trouva pas de meilleur expédient que de courir à la poursuite de son infidèle. Dès le lendemain, elle monta en diligence, et suivit la route où il avait passé douze heures plus tôt.

Après dix ans d'absence, quand Démosthènes arriva dans sa ville natale, il ne bégayait plus,

il était superbe d'assurance, irrésistible de faconde. Mais il avait maigri et pâli à la peine; ses cheveux grisonnaient; et, quoiqu'il n'eût que trente ans, il paraissait en avoir quarante.

II

La mère de Démosthènes passait les premiers mois de son deuil dans une jolie bastide que son mari avait achetée sur les bords de la mer, pour aller se reposer des fatigues du barreau. C'est là, qu'entourée de sa famille, elle attendait l'arrivée de son fils.

Démosthènes n'avait qu'une sœur, qui s'éta

mariée pendant son absence à un assez riche négociant, nommé M. Armand ; celui-ci était resté orphelin de bonne heure, et avait servi pour ainsi dire de tuteur à deux sœurs plus jeunes que lui. Madame Delvil, qui dépassait alors trente ans, dissimulant son âge, unie à un vieux mari qui lui laissait une grande liberté, élégante, coquette, et étrangement dépitée de voir toujours auprès d'elle une jeune sœur de dix-huit ans, à l'air noble et candide, vraiment belle, douée d'une intelligence supérieure et originale, qui ne s'était encore éveillée qu'à demi dans ce contact étouffant du monde jaloux ou vulgaire qui l'entourait ; Thérèse Armand était pour sa sœur un objet de menaçante rivalité ; tandis que les grâces de la jeune fille se développaient chaque jour, les charmes un peu surannés de la femme déjà sur le retour tendaient à s'effacer pour jamais. C'est pour la plupart des femmes une époque pleine d'amertume

et d'aigreur, que cette phase du déclin. Madame Delvil la combattait résolument, mais, forcée de lui céder cependant, elle éprouvait des révoltes intérieures qui se trahissaient en mauvaise humeur contre Thérèse, calme, riante, et chaque jour plus jolie. Aussi souvent et aussi longtemps que possible, madame Delvil s'était reposée du rôle de mentor de Thérèse, que lui imposait sa qualité de sœur aînée, d'abord sur son frère, plus tard sur sa belle-sœur, et en dernier sur la mère de Démosthènes, qui, depuis la mort de son mari, avait trouvé une douce distraction à sa douleur dans l'aimable compagnie de la jeune fille. De son côté, Thérèse s'était sentie véritablement heureuse de passer quelques mois avec la bonne veuve, dans cette riante bastide aux bords de la mer, loin du ménage un peu bourgeois de son frère et des goûts mondains et vulgaires de sa sœur. Elle avait plus vécu par l'esprit et l'imagination durant ces quelques se-

maines de solitude, que pendant les années lentement écoulées de sa jeunesse contenue et rêveuse. Le père de Démosthènes, voulant en imposer comme érudit et comme bel esprit, avait eu le luxe d'une double bibliothèque à la ville et à la campagne, et sa veuve, qui n'avait jamais ouvert de sa vie un autre livre que son livre d'heures, ne soupçonna pas qu'il y eût le moindre danger pour une jeune fille de lire tous les livres de littérature que son mari avait mêlés aux Digestes et aux Codes.

Thérèse lut ainsi les poètes, les historiens, et même quelques romans. Clarice Harlowe la toucha, Corinne exalta son intelligence, la Nouvelle Héloïse fut pour elle sans danger ; Julie lui parut raisonneuse et pédante, et Saint-Preux un triste idéal. Enfermée dans le cabinet de l'avocat défunt, la jeune fille dévorait volume sur volume, tandis que la mère de Démosthènes

surveillait ses poules, ses lapins et ses fruits. Elle employait ainsi les heures brûlantes de la journée, alors que la promenade était impossible; mais lorsque le soir la brise de la mer fraîchissait, elle allait s'asseoir sous un petit bois de pins qui touchait au rivage, elle rêvait délicieusement, son cœur se dilatait, elle sentait en face de la nature le réveil d'une âme forte et d'une sensibilité exquise. Parfois la mère de Démosthènes l'accompagnait, alors la jeune fille était distraite de ses rêveries accoutumées par la conversation de la bonne mère, qui ne tarissait pas en éloges sur son fils bien-aimé, gloire à venir de sa maison, noble héritier de l'éloquence paternelle.

Thérèse, dont l'esprit juste et un peu moqueur s'était permis de douter depuis quelques années du *génie* du père de Démosthènes, fut d'abord disposée à la même incrédulité envers

les mérites du fils ; mais la mère les exaltait avec tant de conviction et de ferveur, qu'insensiblement sa foi fit quelque impression sur l'âme de la jeune fille; il y avait d'ailleurs, ajoutait la bonne veuve, des rapports frappants de goût entre Démosthènes et Thérèse; comme elle il aimait l'étude, la littérature, la poésie.

Insensiblement l'esprit de la jeune fille fut attiré vers cette image du jeune *Parisien* instruit, élégant et spirituel, ainsi qu'on se plaisait à lui représenter Démosthènes dans sa famille ; et parfois durant ses rêveries au soleil couchant qui se baignait dans la mer, une figure idéale et chère peuplait la solitude qui se déroulait devant elle, c'était celle de Démosthènes!!... Elle était dans cette disposition d'âme lorsqu'une lettre du héros de ses rêves annonça à l'heureuse veuve le jour fixé pour l'arrivée de son fils ; il devait avant de se *mon-*

trer à la ville, aller embrasser sa mère à la campagne et s'y arrêter une semaine pour se reposer de la fatigue du voyage.

Le jour si vivement désiré par la mère de Démosthènes et impatiemment attendu par Thérèse arriva. Dès le matin M. et Madame Armand et madame Delvil dans sa plus jeune et agaçante toilette, s'étaient rendus à la bastide. On ne savait pas à quelle heure précise devait arriver le voyageur, de sorte que toute la journée se passa dans une attente agitée; la bonne mère allait et venait, donnant des ordres, gourmandant et aidant sa cuisinière afin que le premier repas qu'elle offrirait à son fils fût exquis en touts points. M. Armand se promenait avec sa femme dans l'allée du petit jardin, et comme un bon négociant, causait affaire d'intérêt :

— Votre frère se montrera, j'espère, équita-

ble dans le partage, disait-il à sa femme ; il hérite, grâce à l'injuste testament de votre père, du quart en sus de tous les biens, je pense du-moins qu'il nous laissera notre part d'immeubles.

— Oui certes, il le faudra bien, répondait la ménagère, qui en femme positive, était résolue à plaider contre son frère plutôt que de se laisser dépouiller.

Madame Delvil passait les heures d'attente dans sa chambre, allant de son miroir à la fenêtre, épiant le moindre bruit, revenant arranger une boucle rebelle, un nœud de ruban d'un effet incertain, et tout en se mettant sous les armes, elle pensait que l'aimable avocat parisien ferait une heureuse diversion à la monotone compagnie des jeunes négociants de la ville, qui ne savaient parler que bonne chère et denrées

coloniales. Quant à Thérèse, assise sous un berceau d'accacias en fleurs d'où l'on dominait la route et la mer, elle lisait une des élégies de M. de Lamartine, celle qui commence ainsi :

D'ici je vois la vie à travers un nuage
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé.
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au néant dans un songe effacé.

Ces expressions brûlantes et poétiques d'un ravissement et d'une souffrance qu'elle n'avait pas encore ressentis, initiaient son âme à l'amour, à cet ineffable et divin sentiment, qui selon l'expression du poète, survit seul au néant. L'image de Démosthènes flottait dans son ardente rêverie; un bruit se fit entendre, elle crut qu'il arrivait, elle resta immobile, son cœur battait avec force, une larme s'échappa de ses yeux et tomba sur le feuillet du livre en-

tr'ouvert, mais tout à coup elle s'arracha elle-même à son émotion en poussant un petit éclat de rire enfantin, son esprit était en révolte contre son cœur, elle céda à cette opposition. Malgré les séductions qu'elle prêtait *au fantôme adoré*, le nom de Démosthènes lui paraissait souverainement ridicule, et elle se disait qu'un homme d'esprit dans notre siècle, de sérieuse simplicité, aurait dû se débarrasser bien vite de ce nom écrasant. Tout en pensant ainsi elle monta d'un pas leste et avec l'air demi-railleur les marches du perron qui conduisait au salon. Démosthènes n'était pas arrivé. Toute la famille attirée, ainsi que Thérèse, par une fausse alerte, était là réunie. M. et Madame Armand fort calmes, la mère inquiète et troublée par la pensée des dangers imaginaires que son fils courait en route. Madame Delvil, assise près de la petite porte vitrée qui s'ouvrait sur le perron, jouait avec un charmant éventail ou avec

les barbes diaphanes d'un gracieux bonnet qui encadrait coquettement et rajeunissait son joli visage, parfois son attention se portait sur les plis réguliers de sa robe de taffetas noir ornés de dentelle noire et dessinant à merveille sa taille encore svelte. Vue *seule*, madame Delvil aurait encore pu faire illusion, mais à côté de sa sœur ce n'était plus qu'un *débris*, elle le sentait, et involontairement elle jetait des regards d'envie sur la jeune fille, belle et sereine qui était là près d'elle, nonchalamment accoudée sur la table, où reposait le livre qu'elle continuait à lire. Ses blonds cheveux relevés en nattes au sommet de sa tête entouraient de grappes flottantes son frais visage, son cou pur, et venaient effleurer ses blanches épaules; une simple robe de mousseline bleue dessinait sa taille souple et fine, ses manches étaient courtes et laissaient à découverts des bras d'une pureté de forme qui rappelait la statuaire grecque. Elle

était ainsi adorablement belle, et la pensée envieuse de sa sœur, tout en cherchant un défaut à ces charmes si purs, était vaincue. Elle disait alors tout bas : C'est bien avec raison que nos lourdauds de province l'ont surnommée la Perle des Bouches du Rhône ! Tandis que chacun s'abandonnait ainsi à ses préoccupations diverses la nuit était tout à fait venue ; tout à coup un bruit de fouet se fit entendre : « Pour cette fois c'est bien lui ! » s'écria la mère ; et retrouvant de jeunes jambes elle courut sur la route par laquelle devait arriver son fils, M. et madame Armand la suivirent d'un pas plus modéré. Madame Delvil composa son sourire le plus séduisant, son regard le plus assassin et descendit le perron. Thérèse seule resta debout sur le seuil de la porte, en apparence indifférente mais en réalité fort troublée, car au moment où la voiture s'arrêta et qu'elle vit un jeune homme dont elle ne distingua pas les

traits s'en élancer, elle prêta à cette ombre que la veuve de l'avocat pressait avec tendressse dans ses bras, toutes les séductions irrésistibles de l'idéal de ses rêves... et s'abandonnant de nouveau à son cœur elle s'écria mentalement : Oh ! mon Dieu! ne serais-je pas déçue? sera-t-il tel que je l'espère?... et m'aimera-t-il ?

III

Après avoir embrassé sa mère, sa sœur et son beau-frère et baisé galamment la blanche main de madame Delvil, Démosthènes entra dans le salon, très faiblement éclairé; il aperçut Thérèse plutôt qu'il ne la vit, il la baisa au front d'un air distrait, comme une aimable enfant dont sa mère lui avait souvent parlé dans ses lettres.

La jeune fille tressaillit sous ce premier baiser donné froidement, mais reçu par elle avec une émotion virginale et brûlante. Elle resta quelques instants recueillie, les paupières baissées, comme si elle eût craint qu'un regard fît évanouir l'ineffable bonheur qu'elle venait d'éprouver; enfin, elle se décida à regarder Démosthènes. Ce premier coup-d'œil fut un désenchantement; elle le trouva vieux et laid; mais il parla et le son de sa voix la charma, cet accent parisien si doux, si correct en contraste avec le mauvais français criard et discordant qu'elle entendait chaque jour, lui parut une harmonieuse musique. Il parla de Paris, de ses monuments, de ses orateurs, de ses artistes, de ses littérateurs célèbres; il cita des vers des poètes en vogue qu'il connaissait tous, disait-il; il se vantait, il mentait, il produisait un grand effet! Thérèse l'écoutait avec ravissement, il s'exprimait d'une manière fort ordinaire, mais les

choses qu'il racontait avaient un attrait de puissante curiosité pour la jeune fille, elle restait silencieuse et charmée tandis que madame Delvil, sémillante et coquette, questionnait Démosthènes, le complimentait, s'occupait sans cesse de lui et le forçait à s'occuper d'elle. Pour la première fois, Thérèse souffrait de l'irritante coquetterie de sa sœur, sa candeur en était révoltée; que voulait madame Delvil, dans quel but exciter l'attention de Démosthènes et provoquer sa galanterie? Elle du moins, elle était libre, elle pouvait l'aimer! et en pensant ainsi, elle sentit une sorte de mépris pour sa sœur; durant toute la soirée, Démosthènes avait à peine regardé une ou deux foix la jeune fille, elle lui avait paru fort belle, mais il la jugea très sotte, car plus occupée à l'écouter qu'à se montrer elle-même, elle avait gardé un strict silence. Retirée dans sa chambre, Thérèse pleura; il est

noble, instruit, distingué, pensa-t-elle, je l'aime!... mais il ne m'aime pas ; il aime ma sœur! Et elle se sentit jalouse.

IV

Elle passa une nuit fort agitée, et le lendemain quand le jour parut elle descendit dans le cabinet du père de Démosthènes, y prit un volume et alla s'asseoir sur le bord de la mer. Elle lisait à haute voix cette admirable élégie du *Lac*, dont le langage passionné a souvent servi d'interprète à des amours qui auraient craint de se

trahir sous des expressions moins poétiques. Un bruit de pas vint l'interrompre, elle tourna la tête, aperçut Démosthènes, et tressaillit visiblement.

— Pardon, Mademoiselle, je vous dérange, je suis indiscret... Mais que lisez-vous là, vos prières du matin, sans doute? ajouta-t-il d'un ton demi-railleur.

— Oui, comme une petite fille, répondit-elle en souriant malicieusement à son tour.

— Mais, non, s'écria Démosthènes avec étonnement, Lamartine! *Le Lac!* oh! *le Lac!* c'est mon morceau favori; que de fois je l'ai déclamé!

Et prenant le livre des mains de Thérèse, il se mit à réciter avec assez d'art ces belles stro-

phes qui accompagnées du bruissement des vagues, et à cette heure matinale et recueillie parurent plus belles encore à l'âme attendrie de Thérèse. C'était le poète qui la captivait, mais involontairement elle attribua au charme de la voix de Démosthènes une partie de son émotion. Bientôt, elle s'imagina que ces beaux vers traduisaient des sentiments réels que Démosthènes connaissait, et qu'il ne les disait si bien que parce qu'ils étaient un écho de son cœur ; à la dernière strophe, des larmes jaillissaient sur les joues de Thérèse. Enchanté de l'effet qu'il pensait avoir produit :

— N'est-ce pas, poursuivit Démosthènes, que c'est beau, *dit ainsi?* et maintenant, voulez-vous du Racine, écoutez la déclaration de Néron à Junie, vous croirez entendre Talma.

Et il se mit à déclamer avec une certaine

habileté d'imitation, ces vers inaltérablement beaux.

Thérèse l'écoutait avec ravissement, car toute grande poésie l'émouvait. Il lui fit entendre ainsi plusieurs fragments de nos meilleurs poètes, elle le loua fort de son goût et de son talent, et lui *découvrit* alors qu'elle avait beaucoup d'instruction et d'esprit ; un esprit fin, original et profond qui l'embarrassait parfois, lui qui n'avait qu'une intelligence de *placage*.

Il se promenèrent fort longtemps sur le rivage et dans le petit bois de pins. A l'heure du déjeuner, la voix retentissante de M. Armand vint les avertir qu'on les attendait à la Bastide. Thérèse, un peu troublée, passa devant son frère sans lui parler, et elle rejoignit ces dames déjà réunies dans la salle à manger.

— Mais, savez-vous que votre sœur est char-

mante, dit d'un ton de connaisseur Démosthènes à son beau-frère.

— Je le crois bien, répondit simplement l'honnête négociant, c'est la plus belle personne du département, sans compter qu'elle a un esprit qui nous étonne ; nous ne savons d'où il vient.

— Oui, en vérité, son esprit est surprenant, répliqua Démosthènes.

— Plusieurs riches partis se sont déjà présentés pour elle, mais elle n'épousera jamais qu'un homme bien élevé et d'un vrai mérite.

Démosthènes se rengorgea.

En ce moment, ils entrèrent dans la salle à manger.

— Quoi ! monsieur le Parisien, vous faire

attendre, dit madame Delvil en minaudant!

— C'est la faute de votre aimable sœur, répondit Démosthènes avec un sourire galant qui s'adressait à Thérèse.

— En vérité? répliqua sèchement madame Delvil.

— Oui, Madame, je me suis oublié en lui récitant de beaux vers; elle les sentait si bien qu'elle encourageait mon faible talent.

— Je l'avais prévu, dit naïvement la mère de Démosthènes; vous avez les mêmes goûts, vous deviez vous entendre.

— Ainsi, Monsieur, poursuivit madame Delvil avec une sorte d'irritation, vous approuvez qu'une jeune fille se nourrisse l'esprit de romans et de poésies?

— Eh! eh! ma sœur, l'amour qu'on trouve dans les livres ne mène pas si loin que d'autres amours, répliqua M. Armand avec un gros rire.

Madame Delvil jeta à son frère un regard de superbe dédain et continuant à s'adresser à Démosthènes :

— Est-ce qu'à Paris, Monsieur, on aime les femmes bel-esprit ?

— On aime les femmes qui ont assez d'intelligence pour apprécier la nôtre, répondit Démosthènes avec fatuité.

— Seulement assez pour cela, lui dit Thérèse d'un ton un peu railleur.

Il fut déconcerté, et pour sortir d'embarras, il s'efforça de nouveau d'être très aimable auprès de la jeune fille. Son amour-propre était en

jeu; c'était, disait-on, la plus belle personne du département; et quoiqu'elle eût à peine dix-huit ans, on la citait déjà pour son esprit. De prime-abord, occuper ce jeune cœur, s'en faire aimer, n'était-ce pas pour lui une preuve de supériorité dont il devait être fier. Un instant, dans la soirée de la veille, la coquetterie de madame Delvil l'avait attiré, mais quand il revit au grand jour ces grâces de trente ans auprès de la fraîche beauté de Thérèse, il s'accusa de mauvais goût.

D'ailleurs, le souvenir des charmes surannés de Léocadie le rendait plus disposé encore à la séduction de la jeunesse, il sentait qu'être aimé de Thérèse, après l'avoir été de la figurante, serait une éclatante réhabilitation nécessaire à son amour-propre. Dans cette situation d'âme, il ne s'occupa que de la jeune fille; madame Delvil en vieillissait de dépit; après le déjeuner elle se retira dans son appartement pour

essayer d'une nouvelle toilette, pensant que celle du matin avait manqué son effet. — Thérèse passa dans la petite bibliothèque, Démosthènes l'y suivit. Elle lui parla de nouveau de Paris; ils causèrent longtemps avec bonheur; la conversation de Démosthènes empruntait un vif intérêt aux souvenirs de tout ce qu'il avait vu. Celle de la jeune fille était naturellement enjouée, spirituelle et supérieure; ils furent interrompus par le bruit d'une voiture qui s'approchait de l'habitation. Démosthènes regarda par la fenêtre et laissa échapper un cri de surprise et presque d'effroi. Dans cette voiture, qui touchait à la bastide, il venait de reconnaître Léocadie.

V

Il ferma brusquement la fenêtre, et donnant un tour de clé à la porte du cabinet, il se précipita aux genoux de Thérèse.

— Mademoiselle, lui dit-il avec emphase, au nom du ciel donnez-moi une preuve d'affection!

Presqu'épouvantée de cet étrange mouvement

et de ce ton solennel, Thérèse se dirigea vers la porte, qu'elle allait ouvrir, lorsque Démosthènes s'écria avec plus d'instance :

— Oh ! de grâce, Mademoiselle, ne craignez rien, mais écoutez-moi !

— Et que faut-il que j'écoute, dit Thérèse en tremblant et en rougissant beaucoup ?

— Vous m'inspirez une respectueuse admiration, une irrésistible sympathie ; eh bien, en échange de ces purs et vifs sentiments, accordez-moi un peu de confiance, un peu d'amitié !

— Comment ? répondit Thérèse.

— En croyant ce que je vous dirai sur ce qui va se passer ici, et en ne cherchant pas à le pénétrer.

— Et que va-t-il se passer, dit Thérèse avec une sorte de terreur ?

— Vous le verrez, s'écria Démosthènes; mais consentez à ne pas en être témoin, restez ici un quart d'heure à m'attendre.

— C'est facile, répondit Thérèse en souriant; j'y suis restée souvent plusieurs heures, volontairement enfermée.

— Oh ! merci, s'écria Démosthènes, qui prit cette réponse pour un consentement, et, ouvrant la porte, il en ôta la clé et la referma à l'extérieur.

— Quoi, prisonnière ! s'écria Thérèse; mais je ne veux pas; ouvrez donc, Monsieur.

Démosthènes ne l'entendit point, la voix retentissante de Léocadie arrivait seule en ce moment jusqu'à lui, il se précipita pour conjurer l'orage. Cependant Thérèse s'était approchée de la fenêtre, et, à travers les barres de fer qui

la rendaient infranchissable, elle avait vu la voiture déboucher de l'avenue de la bastide et s'arrêter devant le perron. Une femme en descendit. Thérèse ne put distinguer qu'un mantelet noir et un voile vert. Cette femme était-elle jeune et belle, ou vieille et laide ? L'esprit de la jeune fille se perdit en conjectures. Pour satisfaire sa curiosité, elle fut sur le point d'appeler : Je veux la voir, pensait-elle; puis après une réflexion, mais à quoi bon ? ne m'a-t-il pas dit qu'il se sentait attiré vers moi par une irrésistible sympathie, c'est donc moi qu'il aime! Cette femme, quelle qu'elle soit il ne l'aime pas! Cette pensée lui fut douce et elle se résigna à l'attente. L'obéissance et le dévouement sont si faciles en amour, et en ce moment Thérèse croyait sincèrement aimer Démosthènes. Elle s'assit sur le bord de la fenêtre et se mit à rêver avec assez de calme.

VI

— Démosthènes! Démosthènes! criait éperduement Léocadie en franchissant la porte du salon où étaient alors réunis la veuve de l'avocat, sa fille et son gendre.

— Que voulez-vous, Madame, dit M. Armand en se levant ébahi.

— Ce que je veux, répondit la figurante; l'in-

grat n'est-il pas ici? et elle se mit à jouer au naturel une scène d'Ariane abandonnée.

En ce moment Démosthènes entra, l'indignation céda la place à l'amour dans le cœur de Léocadie, et s'élançant vers l'infidèle, elle l'étreignit à l'étouffer dans ses bras musculeux; il se débattit pendant quelques instants et finit par se dégager.

— Madame, dit-il d'un ton grave tout-à-fait plaisant, la plus grande preuve de tendresse que vous puissiez me donner, c'est de remonter dans votre voiture, je vous rejoindrai dans quelquer minutes, je vous le jure, et je vous reconduirai à la ville; mais vous comprenez bien, ajouta-t-il, que j'ai quelques explications préalables à donner à ma mère, à ma sœur... et tout en parlant ainsi, il reconduisit la figurante vers la porte.

— J'y consens, murmura-t-elle ; mais si vous ne reparaissez dans dix minutes, je reviens.

A peine eut-elle disparu que la mère, la sœur et le beau-frère s'écrièrent à la fois :

— Quelle est donc cette femme ? que vient-elle faire ici ?

— Cette femme m'a beaucoup aimé, et elle ne peut vivre sans moi !

— C'est en dehors de tout principe, s'écria l'excellente mère !

— Mais cette femme est fort laide, objectèrent Monsieur et madame Armand.

— Elle a été fort belle, et c'est encore une de nos premières tragédiennes.

— Jésus, Marie ! s'écria l'honnête veuve

scandalisée ; je savais bien que Paris te perdrait.

— Soyez tranquille, ma mère, je n'épouserai jamais cette femme, mais je dois quelques égards à son dévouement, à ses malheurs, à son talent ; je vais la reconduire à la ville, lui faire entendre raison, et je vous reviens.

A ces mots il sortit, et se dirigeant du côté de la fenêtre de la petite bibliothèque, il aperçut Thérèse et s'approcha d'elle.

— Je viens vous délivrer, lui dit-il en lui remettant la clé de la porte qu'il avait fermée. Oh ! merci, ajouta-t-il, de votre condescendance, et maintenant donnez-moi encore une preuve de votre bonté, ne m'accusez pas pendant ma courte absence ; à mon retour je vous dirai tout : cette femme, qui m'a suivi jusqu'ici, a été bien belle, bien séduisante, puis elle m'a

tant aimé! pour moi, Thérèse, ajouta-t-il d'une voix émue, avant de vous connaître, sais-je si j'ai aimé?

Et sans attendre de réponse il disparut. Tout en rejoignant avec humeur Léocadie, il se félicitait d'avoir pu la dérober du moins aux regards de madame Delvil, et surtout de Thérèse. Si par malheur Thérèse l'avait vue, pensait-il, c'en était fait de mon prestige. Une telle héroïne m'aurait rendu bien ridicule, tandis *qu'inconnue*, son image agitera le cœur de la jeune fille, et le tournera infailliblement vers moi; tout en parlant ainsi, il se réjouissait de son habileté. Dans cette aventure, il songeait à mettre à couvert, non sa moralité mais son amour-propre.

VII

— Madame, dit-il d'un ton très rude, à la figurante, je ne comprends rien à votre équipée, je vous avais laissée à Paris dans une position avantageuse et....

— Bien avantageuse en effet, interrompit Léocadie d'un ton naturellement aigri par les paroles de Démosthènes; dès le premier soir une

cabale a interrompu mes débuts, et pour vous suivre, pour payer ma place à la diligence, j'ai été forcée de vendre mon mobilier.

— Quelle folie! murmura Démosthènes, et maintenant que voulez-vous? Qu'espérez-vous faire ici?

— Ne plus vous quitter, et si vous me repoussez, faire un esclandre, vous afficher, apprendre votre ingratitude à tout le pays, et enfin si vous me refusez votre appui, je débuterai pour gagner de quoi vivre, sur le grand théâtre de la ville.

Cette dernière menace épouvanta Démosthènes, il n'avait plus d'illusion sur le talent de la figurante, et il sentait que si elle paraissait sur la scène locale, elle serait indubitablement sifflée. Alors, comment aspirer désormais

à la réputation d'homme irrésistible qu'il ambitionnait d'acquérir en arrivant en province. Vue et jugée par toute la ville, Léocadie devenait une héroïne impossible, ce n'était plus qu'une grotesque Dulcinée. Pour conjurer cette redoutable alternative, Démosthènes se décida à filer doux :

— Madame, lui dit-il, en feignant d'être subitement attendri, je serais le plus ingrat des hommes si je n'étais profondément reconnaissant de la preuve d'amour que vous me donnez, mais cet amour me serait trop envié s'il venait à être connu. De grâce, Léocadie, consentez à mener ici une vie cachée, je vous verrai souvent, je ne serai occupé que de vous, mais je veux qu'on nous ignore. La province n'a pas les mœurs de Paris, et votre arrivée qui m'a déjà fortement compromis dans ma famille, pourrait me perdre tout à fait en public. Soyons heureux

mais sans bruit : tout en parlant ainsi il prenait un air suppliant qui vainquit tout à fait la figurante, ils arrivèrent à la ville, et après avoir installé Léocadie dans un fort modeste logement, Démosthènes s'empressa de prendre congé d'elle.

VIII.

Son prompt retour à la bastide interrompit toutes les conjectures auxquelles s'étaient livrées pendant son absence les quatre femmes et M. Armand. La crainte qui préoccupait en ce moment l'excellente veuve était que son fils entraîné par l'étrangère avait pris la fuite avec elle et ne reparaîtrait plus.

— Mais elle est donc bien belle cette Parisienne? demanda aigrement madame Delvil qui ainsi que Thérèse venait d'entendre avec une vive curiosité le récit de cette aventure.

— Pas le moins du monde, répondirent d'un ton convaincu M. et madame Armand.

—Je m'en doutais, repliqua madame Delvil, ces messieurs si difficiles en province, sont fort accommodants à Paris où l'on ne prend pas garde à eux.

— Mais cette femme peut avoir les séductions de l'esprit? objecta timidement Thérèse, et en se hasardant à prononcer ces paroles elle rougit beaucoup.

— Oui, sans doute, dit la bonne mère, des séductions diaboliques, c'est une femme de théâtre! A ces mots Thérèse baissa la tête et

devint fort triste. Ainsi Démosthènes n'était pas l'homme studieux et distingué qu'elle avait cru d'abord trouver, il n'aimait pas la littérature et la poésie par l'élévation naturelle de son esprit, il ne devait l'apparence de ces nobles goûts qu'à sa liaison avec une femme de théâtre! cette réflexion fut un premier désenchantement.

En arrivant, Démosthènes qui avait étudié son rôle, embrassa cordialement sa mère, serra la main de sa sœur, fit un salut gracieux à madame Delvil, et sourit à Thérèse avec mélancolie :

— Oublions ce qui vient de se passer, dit-il à sa mère d'un ton sérieux. Cette femme a commis une action extravagante en venant ici, c'est un sentiment irrésistible qui l'a poussée, le même sentiment l'a décide à présent à la résignation, à l'obéissance, dans peu de jours elle aura pour jamais quitté la France.

— Pauvre victime ! murmura d'un air railleur madame Delvil.

— Pauvre femme ! pensa tristement Thérèse, il l'a aimée, il ne l'aime plus et il la chasse. Démosthènes ne lui paraissait pas encore ridicule, mais elle commençait à pénétrer qu'il était fort personnel. Pour lui, impatient de se réhabiliter dans son esprit, il lui dit avec instance à voix basse :

— Pardonnez-moi d'avoir pensé que j'avais aimé avant de vous avoir vue, ce n'était là qu'une illusion, d'hier seulement, j'ai connu l'amour.

A ces paroles, qui ressemblaient à l'aveu d'un sentiment réel, Thérèse se troubla, garda le silence, puis après quelques instants de recueillement, se retira dans sa chambre; elle aimait Démosthènes ! oui, en vérité, elle l'aimait !...

Et qu'on ne la juge pas trop sotte d'après ce ridicule sentiment, elle comprenait instinctivement ce que c'était qu'un homme vraiment supérieur; mais comme elle n'en avait jamais rencontré autour d'elle, elle crut un instant que Démosthènes allait prendre la place de cet *idéal* dont il n'était qu'une bouffonne parodie.

Ainsi qu'il l'avait prévu, l'arrivée subite de Léocadie avait surexcité le sentiment naissant de la jeune fille. La curiosité, la jalousie, l'amour, le dédain, luttaient dans son cœur et lui présentaient Démosthènes sous les traits d'un héros de roman.

Le jour suivant, dès le matin, madame Delvil quitta la bastide; elle avait hâte de se retrouver à la ville pour raconter à toutes ses connaissances l'aventure de la veille; elle espérait se venger de Démosthènes en le ridiculisant; elle

n'y réussit qu'à demi; malgré ses attestations, très peu voulurent croire à la laideur de la figurante; pour le plus grand nombre, ce fut une mystérieuse beauté; on s'en préoccupa beaucoup; les hommes envièrent Démosthènes, les femmes rêvèrent à lui; et la pauvre Léocadie, retirée dans sa mansarde, ne se douta pas qu'elle avait agité pendant un mois les imaginations oisives d'une grande ville de province.

Démosthènes, retenu à la bastide pour affaires de famille, écrivit à la figurante des lettres fort tendres qui conjurèrent un nouvel éclat; il conquit ainsi quelques jours de liberté; il les employa à exalter dans l'âme de Thérèse le penchant qu'elle éprouvait pour lui; la solitude et la poésie lui furent de puissants auxiliaires. Il s'occupait aussi à régler avec sa mère et sa sœur le partage de l'héritage de son père, et parfois il montrait alors involontairement à la péné-

trante intelligence de Thérèse un cœur sec, intéressé et vulgaire. Souvent sa séduction fut près de s'évanouir, mais il lui suffisait pour remettre la jeune fille sous le charme, de quelques vers lus ensemble. Cependant le moment approchait où Démosthènes devait faire ses premières armes dans ce barreau veuf encore de l'éloquence de son père; il était attendu à la ville, il s'y rendit avec sa mère, tandis que sa sœur et Thérèse devaient finir à la bastide la saison d'automne. Cette décision charma la jeune fille; elle désirait l'isolement pour s'y recueillir et mieux pénétrer le sentiment qu'elle éprouvait. En lui disant adieu, Démosthènes, attendri, se déclara positivement. Il lui promit un prompt retour, puis une éternelle réunion. Thérèse l'arrêta :

—Avant de nous engager, dit-elle, il faut réciproquement nous bien connaître.

Un mois suffit à Démosthènes pour accaparer tous les plaideurs de sa province, enchanter, par sa faconde, tous les membres de la Cour royale, être le point de mire de toutes les héritières à marier et de toutes les coquettes en renom de la ville. Il devint l'homme à la mode de son département. Son amour-propre trônait sur des roses ; mais de toutes ses satisfactions, la plus douce, la plus complète était d'avoir pu se faire aimer de cette jeune fille, si belle, si intelligente, si admirée, lui, en définitive, déjà vieux, laid, médiocre. Thérèse était de plus un fort riche parti.

Pour *couronner* sa destinée par un tel mariage, Démosthènes songea d'abord à se débarrasser à jamais de la figurante. Une occasion se présenta ; il la saisit brusquement. Un directeur de spectacle recrutait, à Marseille, une troupe tragique pour les États-Unis ; heureux d'obliger

Démosthènes, dont il était le débiteur, il y incorpora Léocadie. Elle pleura, s'indigna, résista d'abord, puis finit par signer son engagement; et, bon gré mal gré, elle fut embarquée sur un navire qui mettait à la voile.

Sur ce même élément qui l'entraînait au loin, glissait un autre vaisseau, porteur d'une autre fortune. Pour en finir avec cette métaphore banale, disons simplement que M. Armand, frère de Thérèse, avait aventuré, dans une opération commerciale d'outre-mer, la fortune de sa sœur, qu'il gérait comme tuteur. Le vaisseau fit naufrage, et la dot entière de Thérèse fut perdue. Tandis que ce sinistre s'accomplissait dans la solitude de l'Océan, Thérèse, ignorante et insoucieuse de sa fortune, passait à la campagne ces beaux jours d'une attente agitée, si pleins de tourments et de douceurs; ces jours d'illusions naïves qui passent si vite et ne re-

viennent jamais. Elle voyait souvent Démosthènes; il lui paraissait tendre, généreux, éloquent; elle le jugeait surtout ainsi quand il n'était plus là; car alors, l'idéal reprenait la place de la réalité incomplète. Si parfois Démosthènes manquait à la visite promise, Thérèse éprouvait une morne tristesse. Cette femme inconnue qui avait suivi Démosthènes en province, le retenait sans doute! Ainsi, la pauvre figurante exilée était devenue, sans s'en douter, l'objet de la pudique jalousie de la jeune fille.

Un jour Démosthènes était attendu, il n'arriva pas; M. Armand lui-même, qui venait chaque soir coucher à la bastide, ne parut point. L'inquiétude de Thérèse était extrême, elle n'osait pourtant en faire l'aveu à sa belle-sœur. Le lendemain, M. Armand arriva, suivant son habitude, mais il était seul et fort

agité. En voyant son trouble, Thérèse qui ne pensait qu'à Démosthènes, s'écria :

— *Lui* serait-il arrivé quelque malheur!

— C'est à *moi*, c'est à *nous*, ma sœur, répondit M. Armand, qu'il est arrivé un malheur irréparable; et, tout en larmes, il se jeta dans les bras de sa sœur.

— Mais que se passe-t-il donc, dit-elle avec effroi?

— Votre fortune et la mienne sont ruinées. J'ai aventuré votre dot, je l'ai perdue, je suis bien coupable, ma sœur.

Les traits de M. Armand exprimaient un profond désespoir. Thérèse prit la main de son frère, et lui dit avec un divin sourire :

— Je craignais un malheur plus grand; je craignais la mort d'un parent, d'un ami, d'une personne qui nous est bien chère. Notre fortune est perdue, dites-vous ? du moins cette campagne reste à votre femme, j'y passerai heureuse ma vie avec vous.

— Et avec un autre, j'espère, dit madame Armand, attendrie de la résignation de la jeune fille.

— Mais si cet autre ne venait pas, murmura M. Armand d'un air sombre.

— Il viendra, s'écria joyeusement Thérèse en entourant son frère de ses bras, il viendra; il est trop fier, trop généreux, il m'aime trop pour ne pas venir, et, en répétant ces mots qui trahissaient son amour, elle était radieuse.

Cependant huit jours s'écoulèrent et Démos-

thènes ne parut point, il écrivit un court billet à sa sœur pour s'excuser ; une affaire des plus importantes le retenait, disait-il, à la ville ; il ajoutait un froid souvenir pour Thérèse. D'abord elle crut faire un rêve douloureux, mais quinze jours s'écoulèrent ainsi ; il ne venait pas, il n'écrivait plus. Elle questionnait son frère : sans doute cette femme, cette actrice brillante était la cause de son oubli ? M. Armand ne répondait point, il craignait d'accroître sa douleur en lui disant la vérité.

Un jour, madame Armand reçut une lettre, Thérèse reconnut l'écriture de Démosthènes.

— Montrez-moi cette lettre, dit-elle vivement.

Sa belle-sœur la lui remit sans l'avoir lue. Thérèse pâlit beaucoup en la parcourant, puis, sans proférer une parole, elle sortit du salon.

Dans cette lettre, Démosthènes annonçait son mariage à sa sœur : il épousait, lui disait-il, une riche héritière, d'origine belge; point belle, mais *suffisamment agréable*, d'un esprit ordinaire, mais d'une *grande raison*, ce qui vaut bien mieux en mariage... Puis il ajoutait, comme faisant allusion à Thérèse :..... « Une espérance plus brillante et plus chère m'avait un instant séduit... j'ai cru sagement devoir en faire le sacrifice, il m'en a coûté... »

— Misérable !... s'écria M. Armand après avoir lu cette lettre.

Quant à Thérèse, elle avait disparu; où était-elle? Il la chercha dans le jardin, et ne l'y trouvant point, il se dirigea sur les bords de la mer. Il l'apercut debout sur le rivage, pâle, immobile, le visage couvert de larmes. Une horrible pensée le frappa, et d'un bond il s'é-

lança sur le sable mouvant, et saisit Thèrèse par ses vêtements.

— Si je voulais mourir, dit-elle impérieusement et d'un air égaré, auriez-vous le droit de m'en empêcher?

Quoiqu'il fût profondément affligé, M. Armand, qui avait un esprit juste et une vive pénétration, affecta une grande hilarité, et laissa échapper un bruyant éclat de rire.

— Oh! mon frère, vous m'insultez! dit la jeune fille avec une explosion de sanglots!

— Non, ma sœur, c'est de lui que je ris, dit-il, et il y a bien de quoi, j'espère? En effet, concevez-vous une plus plaisante pasquinade? Hier, il vous adore, et aujourd'hui il en épouse une autre, parce que votre dot est perdue; cela mérite-t-il autre chose que la dérision et le mépris.

A ces mots, Thérèse parut sortir d'un songe; les paroles de son frère dépouillèrent de tout prestige celui qu'elle avait cru aimer, elle le vit tel qu'il était; elle eut honte de son amour; la guérison fut rapide et complète.

— Pour vous prouver ma force d'âme, dit-elle à son frère, je veux assister à ce mariage, taquiner le futur de ma présence, l'insulter de ma gaîté franche et réelle, je vous assure; car elle ne sera point causée par le dépit, mais par la satisfaction vraie de ne m'être pas liée pour toujours à une âme aussi commune.

Huit jours après, riante et parée, Thérèse assistait au mariage de Démosthènes. La mariée était richement laide, comme le sont, par une grâce d'état, presque toutes les héritières. Thérèse, *sans dot*, attirait tous les regards : parmi les conviés, se trouvait par hasard, un homme

supérieur, qui passait dans le département, il vit Thérèse, l'aima, l'obtint en mariage, et l'emmena à Paris; avant de quitter sa ville natale, Thérèse, qui par une clairvoyance soudaine, avait pénétré la pauvreté du cœur de Démosthènes, voulut aussi se faire une idée de la valeur réelle de son esprit; il devait plaider dans une grande affaire, ses partisans exaltaient à l'avance son éloquence. Thérèse assista à l'audience; il s'agissait d'une cause fort tragique, Démosthènes fut ampoulé, froidement chaleureux, faussement attendri d'une sensibilité et d'une éloquence factices. Thérèse ne put s'empêcher de rire aux éclats; elle croyait assister non à l'exposition d'un drame sanglant, mais à sa parodie. Pauvre cœur! pauvre esprit! pensa Thérèse, et elle partit heureuse.

IX

Plusieurs années s'étaient écoulées; Thérèse était devenue une des plus belles et des plus spirituelles jeunes femmes de Paris. Un soir, elle était à l'Opéra avec son mari, un de ses compatriotes entra dans sa loge :

— Madame, lui dit-il, il y a ici une de nos anciennes connaissances.

— Il fallait nous l'amener, répondit Thérèse avec un sourire aimable.

— Je l'ai tenté, mais il n'a pas osé se présenter à vous.

— Mais de qui parlez-vous donc? ajouta-t-elle.

— De Démosthènes !

Elle cacha son hilarité derrière son éventail.

— Voyons, montrez-le-moi donc; où est-il placé ?

L'interlocuteur de Thérèse lui indiqua du geste un petit homme assis dans une stalle de balcon, sa taille était voûtée, son front ridé, ses cheveux blancs, il portait des lunettes d'or.

— Eh! quand je pense que ce fut là ma première passion, dit gaîment Thérèse!

— Ceci demande une explication, répliqua son mari en riant.

— Oh ! vous l'aurez, mon ami, et dès ce soir ; cette histoire vous amusera.

— Il paraît que c'est le moment des reconnaissances et des désenchantements, ajouta son compatriote, qui comprenait à demi : je juge que Démosthènes vous semble vieilli et fort laid ; eh bien ! à son tour, il vient de retrouver ici une personne qui lui avait jadis tourné la tête, et qui aujourd'hui...

— J'espère que ce n'est pas moi, interrompit Thérèse avec un sourire d'honnête coquetterie.

— Oh ! non, Madame, ce n'est pas vous, mais regardez.

Et il désigna à Thérèse une grosse femme au

teint couperosé, aux cheveux grisonnants couverts d'un simple bonnet, et qui, en ce moment, entr'ouvrait la porte de la loge voisine et offrait un petit banc à une dame qui venait d'entrer.

— Que voulez-vous dire? Qui est cette femme?

— C'est l'ancienne héroïne de Démosthènes, celle qui a tenu en émoi, durant un an, notre ville de province, la grande tragédienne, qui n'a jamais été qu'une figurante, et qui est aujourd'hui ouvreuse de loges!

— Pauvre femme! murmura Thérèse presque avec tristese; et lui, si riche, il ne songe pas à lui faire un peu de bien.

— Il ne songe qu'à être député, et il le sera infailliblement, l'année prochaine.

— Et dire que c'est à cette femme qu'il devra d'avoir été orateur! ajouta Thérèse.

Depuis ce jour, chaque fois que Thérèse va à l'Opéra, elle cherche du regard la grosse Léocadie, et lorsque celle-ci lui offre un petit banc, elle glisse généreusement dans sa main une pièce d'argent, puis, parfois en la considérant, elle se prend à sourire, en pensant que cette pauvre femme lui a sans s'en douter fait connaître, dans ses plus belles années, ce sentiment âcre et profond : la jalousie! — Oh! destin!

YVANE.

I

Les Russes affluaient à Paris sous la Restauration; on eût dit que l'invasion et les traités de 1815 leur avaient donné droit de cité. On citait surtout aux Tuileries, comme un modèle d'élégance et de politesse chevaleresque, le prince Linskof, cousin par sa femme de l'empereur Nicolas. Il passait pour l'ami et le confident du czar, et on le soupçonnait d'être chargé

à Paris de quelque mission secrète. Le prince Linskof avait quarante ans; veuf depuis peu de sa princesse de sang impérial, il avait reporté toutes les ambitieuses espérances qu'il avait conçues de cette union sur l'unique enfant qui en était née. C'était une fille de quinze ans, nommée Yvane, une de ces frêles et blanches beautés du Nord, telles qu'Ossian en a chanté. Pour fortifier la santé délicate de la jeune princesse, on avait conseillé à son père l'air de la France. Le prince Linskof soumit cette ordonnance à son très puissant cousin, l'empereur de toutes les Russies, et, avec son adhésion, il se rendit à Paris où il tint bientôt une maison princière et mena une vie fort dissipée. Il ne pouvait garder près de lui Yvane, chaste enfant qui ne savait rien du monde, et qui, d'après les inductions de son cœur, le rêvait pur et beau. Il se sépara donc de sa fille, moins par pudeur que par ce sentiment de dignité vaniteuse, et

non morale, innée chez l'aristocratie. Yvane fut mise dans un couvent protégé par la cour, où, d'après les ordres du prince Linskof, elle devait vivre dans l'isolement pour faire sentir aux autres élèves la supériorité de son rang et de sa fortune. Yvane était belle; c'était une des plus nobles et des plus riches héritières de la Russie, et son père n'aspirait à rien moins qu'à l'unir un jour à l'un des neveux de l'empereur. Parfois même, dans ses jours d'ambition exubérante, il se disait qu'un des fils de son souverain pourrait bien devenir son gendre. Celle sur qui se concentraient tous ses rêves de puissance à venir avait une âme aimante et rêveuse que le bruit et l'éclat semblaient fatiguer. Quand son père lui parlait de ses désirs ambitieux, un sourire d'incrédulité effleurait ses lèvres, incrédulité volontaire, car elle ne croyait point à ce qu'elle ne désirait pas. De sa mère, princesse russe nourrie de préjugés vaniteux, Yvane n'a-

vait que la beauté; de son père, qu'un son de voix affectueux et vibrant, qui chez le prince Linskof était plutôt une expression d'exquise politesse qu'un écho du cœur. Nous recevons de nos parents la ressemblance physique, mais Dieu nous envoie une âme indépendante et neuve que les idées et les goûts de nos proches peuvent modifier, mais qui, à l'heure des passions, se montre telle que nous l'avons reçue de la nature. Yvane avait souvent vécu seule, comme les enfants des riches, et rien n'avait altéré la bonté de ses sentiments natifs. Toutes les réflexions, orgueilleusement fausses, que son père lui adressa ne purent l'empêcher de se lier aux jeunes filles qui l'entouraient. Par une attraction sympathique des âmes que l'on pourrait nommer l'électricité morale, dès la première vue, une pauvre orpheline, nommée Clémence, attira tout entière cette tendresse de femme à femme qu'Yvane éprouvait le besoin

d'épancher sur ses compagnes. Clémence était la fille d'un vieux général mort à Waterloo, qui avait commencé la carrière des armes comme simple soldat; il était monté en grade durant les glorieuses campagnes de la République, et les victoires de Napoléon l'avaient poussé aux premiers rangs. Malgré ce qu'il devait à l'empereur, son âme, fortement trempée à la démocratie, avait toujours regretté qu'elle n'eût pu s'établir en France sur les bases solides des conquêtes au dehors et de la paix intérieure. Il aimait sa patrie plus qu'un seul homme, cet homme, fût-il le plus grand de l'univers; il avait embrassé la cause des peuples, et il croyait, avec cette foi ardente qui fait le prosélytisme, à l'établissement de leurs droits dans l'avenir! Souvent le vieux général avait regretté de ne pas avoir un fils pour lui inculquer ces principes et pour lui enseigner à les traduire dans ses actes; mais, du moins, il confiait à sa

fille ses nobles théories, car il pensait que les vérités morales sont accessibles à la femme comme à l'homme. Clémence recevait les grands principes politiques que lui révélait son père comme ces semences religieuses que, quoique enfant, on garde au fond de l'âme, qui s'y imprègnent à jamais et s'y développent plus tard. C'était seulement durant les rares intervalles d'une victoire à une autre que le noble militaire pouvait nourrir l'ardente intelligence de son enfant, de ce lait mâle et fécond des idées humanitaires auquel peu de femmes ont goûté. Mais on eût dit que cette interruption forcée des leçons du père les gravait plus fortement encore, sous le poids de la réflexion, dans l'âme de la jeune fille, et quand la mort du vieux général vint les susprendre à jamais, cette douleur, en attérant le cœur de Clémence y fit vibrer à la fois toutes les paroles d'enseignement que lui avait dites la voix si chère qu'elle n'entendrait

plus. Réveillées par le coup d'un malheur dont le souvenir ne s'effacerait point, ces paroles, sanctionnées par la mort, étaient désormais pour elle ineffaçables, comme les expressions d'un testament paternel.

La mère de Clémence ne survécut qu'un an à son mari. Restée sans fortune, elle songeait avec effroi à l'avenir de sa fille, et en mourant elle écrivit une lettre touchante à la marraine de Clémence, qui était une marquise de vieille roche.

Clémence fut placée par la marquise dans un couvent alors à la mode, pour se former aux arts d'agrément qu'elle ignorait. L'aptitude de son intelligence était universelle, et en peu d'années son instruction fut si complète qu'elle aurait pu professer elle-même l'enseignement. La marquise mourut presque subitement sans

rien laisser à l'orpheline. La supérieure du couvent, en lui apprenant cet événement, l'engagea à rester dans la communauté, à prendre le voile et à se rendre utile en partageant les travaux d'éducation. Clémence n'avait aucun penchant pour la vie du cloître, mais elle consentit à vivre au couvent comme une maîtresse d'étude qui remplacerait auprès des élèves les professeurs du dehors. La solitude n'avait pas étouffé dans son cœur les idées que son père y avait fait germer. Loin du contact du monde, où elle ne trouverait peut-être jamais sa place, elle se demandait comment elle, pauvre femme obscure et sans puissance, elle pourrait faire sa part de bien à l'humanité. Refoulant humblement dans son cœur toute espérance orgueilleuse de gloire éclatante, elle se dit qu'en enseignant ces jeunes filles confiées à ses soins, elle pourrait à son tour répandre dans leur âme les semences morales que son père avait mises

dans la sienne. Remplacer les vanités de la naissance et des richesses par le noble orgueil des vertus et du talent, leur inspirer des sentiments éternellement vrais et justes au lieu des sentiments factices et viciés que le monde donne, leur faire aimer la liberté des nations sous la figure touchante de cette charité universelle prêchée par le Christ, et que la liberté peut seule faire pratiquer aux hommes; leur traduire ainsi, sous un symbole de foi et de paix, ce droit sacré des peuples opprimés qu'on présentait faussement à leur croyance comme une révolte envers Dieu ; ramener leurs âmes à l'état de pureté et d'honneur sans mélange, en les éclairant profondément sur les besoins de l'humanité et sur la mission consolatrice de la femme, n'était-ce pas préparer ces jeunes filles à devenir un jour de nobles mères dont les paroles seraient entendues par leurs enfants ?

Parmi les jeunes cœurs que l'orpheline vou-

lait former, celui d'Yvane s'offrit à elle, triste et souffrant, ayant besoin de tendresse et d'appui, et d'une énergie protectrice qui la poussât à faire les grandes choses dont elle avait l'instinct. Tout en Yvane annonçait une nature exquise, mais délicate ; sa taille était petite et mince; son teint, blanc et diaphane, était rarement coloré ; ses grands yeux noirs brillaient d'un feu triste, elle rêvait toujours et semblait ne vivre qu'à demi.

Clémence, au contraire, était grande et forte, elle avait un front large, élevé, où siégeait l'intelligence et la volonté. Son œil bleu plein de fierté et d'éclat, comme celui d'une Gauloise antique, son visage tout empreint d'animation, et qu'entourait une abondante chevelure, tout en elle révélait la santé et la vigueur de l'âme; elle fut le complément d'Yvane. Bientôt leurs âmes se lièrent étroi-

tement; celle de Clémence refléta les rêveries poétiques et tendres d'Yvane; celle de la princesse russe s'imprégnit des idées mâles et vraies de la fille du soldat de la République. Pour former Yvane aux manières du grand monde, le prince Linskof la faisait sortir chaque semaine, soit pour la conduire aux réceptions des Tuileries, soit pour la faire assister aux fêtes qu'il donnait chez lui. Elle obtint que son amie l'accompagnerait.

Le seul intérêt qu'éprouvât Clémence au milieu de ce monde qui lui était si souverainement étranger par les idées, c'était de veiller sur l'âme d'Yvane, d'en diriger les impressions, et de lui garder avec sollicitude ce sens droit et cette candeur touchante dont tous ses sentiments étaient empreints; quant à Yvane, les fêtes lui paraissaient une obligation fatigante au milieu de ce luxe et de ce bruit, rien

ne parlait à son cœur. Les princes, les ambassadeurs, les officiers supérieurs de toutes les nations affluaient chez son père, et lui étaient tour à tour présentés; elle voyait en eux de brillants acteurs, d'adroits partners jouant la vertu et la probité, escamotant la morale et l'honneur, et ne sentant plus dans leur âme desséchée par l'égoïsme, ce besoin de faire le bien et de l'encourager qu'Yvane regardait désormais comme le but que l'homme devait s'assigner dans la vie.

Elle disait à Clémence :

— J'ai besoin d'aimer; mais puis-je aimer ces êtres sans entrailles qu'on appelle les grands de la terre, qui travaillent pour eux et jamais pour leurs frères, qui aiment avec égoïsme et non pas avec dévouement? Clémence, vous avez jeté dans mon âme des idées

justes et fières, et le monde que je vois n'est pas à leur niveau !

— Pour trouver de ces âmes vigoureusement trempées à la vertu, répondit Clémence, de ces âmes qui s'attacheront la vôtre si douce et si vraie, comme Dieu s'attache les anges, Yvane, ne cherchez pas parmi les heureux, les heureux ne savent pas aimer, les heureux ne savent pas compâtir à ceux qui souffrent, ils sont dégradés dans leur prospérité.

Et cela est vrai, dans les individus comme dans les peuples ; presque toujours un peuple opprimé est moralement plus grand qu'un peuple oppresseur !

— La Grèce, expirant sous les pieds de la Turquie, était plus belle que sa barbare dominatrice. L'Irlande, pauvre et persécutée, est

plus touchante et plus sainte que l'Angleterre dans sa matérielle splendeur. L'Italie, morcelée et esclave, est plus imposante que l'Autriche. La Pologne, saignante sous les fers de la Russie, a plus de vie morale que le colosse inerte qui la comprime. Galvanisée par l'or de la tyrannie, la Russie semble vivre, mais sa vie est éteinte au cœur. La vie d'un peuple, c'est la liberté! La Russie, c'est une femme froide et fardée, jeune sans fraîcheur, vieille sans rides, qui n'a jamais rien senti! qui n'a jamais rien aimé! Servile à ses maîtres comme une esclave de l'Orient, elle aime à voir asservir ses sœurs les nations, et se montre jalouse de leur liberté comme d'une beauté qu'elle n'a pas. La Pologne, c'est une femme chaste et guerrière, amaigrie par la misère et les nobles passions ; sur le grabat de douleur où on la tient couchée, elle lève encore sa tête pleine de vie et de fierté mâle. C'est une vierge de Sion esclave à Baby-

lone. Les héros la prendraient pour épouse dans son dénûment, et repousseraient du pied l'opulente suzeraine qui l'enserre dans ses fers.

Clémence s'abandonnait à son enthousiasme, Yvane pressait ses mains dans les siennes et l'écoutait en silence. Tout à coup sa tête baignée de larmes s'affaissa sur le sein de son amie.

— Ah! pourquoi, s'écria-t-elle, suis-je une fille de cette femme sans cœur?

Clémence comprit le cri de cette douleur.

— L'âme n'a pas de patrie, dit-elle, Yvane, votre pays sera celui de vos sympathies.

Elles parlaient ainsi au milieu d'une fête

donnée par le prince Linskof : elles s'étaient retirées à l'écart dans un délicieux cabinet chinois meublé *con amore*. Le bruit des danses et des voix venait jusqu'à elles, et leur rappelait cette foule qu'elles avaient fui. Quand elles se levèrent, elles aperçurent debout sur le seuil de la porte du cabinet deux jeunes hommes qui semblaient les contempler, étaient-ils là depuis longtemps? avaient-ils entendu leur conversation? Ils vinrent les prier à danser ; elles avaient pris leurs bras pour traverser les salons, quand le prince Linskof les appela vivement.

— Ah ! ah ! leur dit-il, les comtes Nieski ont su découvrir les belles rêveuses! Ce sont de nobles Polonais ; j'ai connu leur père, je l'ai même protégé, et je n'ai pu refuser de les recevoir ici ; mais on m'écrit de Russie de les surveiller ; ils sont de toutes les réunions libé-

rales. Je voudrais savoir au juste quels sont leurs projets; vous pourrez les pénétrer mieux que moi, car on n'a pas de secret pour les dames.

Il dit cela d'un ton de légèreté dégagée qui ressemblait à de la bonhomie; il trouvait tout simple d'espionner les Polonais qui voyageaient en France.

Clémence et Yvane comprirent la pensée du prince, et elles se dirent d'un regard qu'elles n'y souscriraient pas. L'orchestre donna le signal, et les jeunes Polonais présentèrent leur main aux deux amies. Celui qui dansait avec Yvane se nommait Raphaël, il était d'une beauté remarquable, mais toute empreinte de tristesse rêveuse, on voyait qu'il souffrait par l'âme, et qu'il portait le poids, non des douleurs personnelles, mais des misères de sa pa-

trie. Tout ce qu'il disait rappelait cette terre opprimée, il parlait à Yvane des souffrances de la Pologne comme de celles d'une mère.

— Ma confiance vous étonne, lui dit-il, mais pourquoi vous cacher plus longtemps ce qui me fait croire en vous. J'ai entendu votre amie vous parler de la Pologne, j'ai vu vos larmes et j'ai compris que vous étiez par l'âme une de nos sœurs.

Yvane lui serra involontairement la main, et de ce moment leurs cœurs furent mêlés.

Le frère de Raphaël disait à Clémence :

— Vous êtes une noble femme ! j'ai deviné votre mission, vous fortifiez l'intelligence de cette faible enfant, c'est digne et beau ce que vous faites ! Ah ! je voudrais vous voir et me

nourrir de vos conseils comme s'en nourrit votre amie ; car il est des jours où je suis abattu, où je doute du réveil de ma patrie. Nous sommes venus en France pour chercher des espérances, mais l'heure de leur réalisation sonnera-t-elle jamais ?

— Vous saurez la hâter, répondit Clémence; il est des hommes qui résument un peuple; vous, fier, audacieux, plein d'ardeur à la lutte, vous me faites comprendre ce que valent vos frères. Votre nom ? continua-t-elle, pour que je puisse vous nommer à Dieu en priant pour votre cause.

— Stanislas, dit le jeune homme; mais je vous reverrai, ne m'ôtez pas cette espérance!

— Cette espérance est la mienne, dit avec simplicité Clémence; peut-être serons-nous nécessaires l'un à l'autre.

Stanislas avait une beauté mâle, expression de son caractère, qui était à celle de son frère ce qu'est la force à la grâce. L'un personnifiait la poésie de la Pologne, l'autre son audace guerrière. Par une spontanéité que la conformité de sentiments et de principes fait naître toujours, ces quatre cœurs se comprirent au premier contact et s'unirent invinciblement; Yvane et Raphaël, Clémence et Stanislas ne parlèrent pas d'amour, et pourtant en se séparant ils comprirent qu'ils s'aimaient; ils se revirent, et leur tendresse déborda. Le prince Linskof ne les soupçonna point. Absorbé par les plaisirs et par les préoccupations politiques, il n'entendait rien aux mystères du cœur, si différents des arcanes de la diplomatie; souvent les deux frères venaient auprès des deux amies à l'heure où le prince Linskof allait aux Tuileries.

Un soir Stanislas et Raphaël dirent aux jeunes filles :

— Nous partons, nos frères nous appellent. Adieu ! l'amour nous réunira dans des temps meilleurs !

Ils se fiancèrent devant Dieu, ils échangèrent des gages d'amour, et jurèrent qu'aucune volonté humaine ne pourrait les désunir.

II

La révolution de 1830 venait d'éclater en France, et au signal de cette nation fraternelle la Pologne tressaillit et se leva. Stanislas et Raphaël furent les premiers à prendre les armes.

Le czar rappela par un ukase tous les Russes qui se trouvaient en France. Le prince Linskof obéit avec l'empressement d'un courtisan. Clé-

mence suivit Yvane ; quitter la France ne lui sembla pas un exil. Une autre patrie, pensait-elle, l'attendait là-bas. Stanislas et Raphaël travaillaient à sa délivrance.

En arrivant en Allemagne, le prince Linskof reçut des dépêches de son souverain qui lui ordonnait de se rendre dans un château qu'il avait en Pologne, et de comprimer les mouvements des rebelles avant qu'ils eussent pris l'extension d'une véritable guerre. Le manoir que fut habiter le prince était une ancienne forteresse imprenable, et ses murs, brunis par les siècles, lui parurent un asile plein de sécurité pour Yvane, même en cas d'une conflagration générale de la Pologne.

Ce vieux château était triplement défendu, d'abord par une muraille au pied de laquelle on avait creusé des fossés profonds, puis par une

ceinture de forêt qui croissait à l'entour et couvrait le côteau où s'élevaient les bâtiments, puis enfin par une rivière fougueuse qui formait une presqu'île autour des bois et en protégeait les approches. Du côté qui tenait à la terre se dressait un rocher à pic uni comme un mur de citadelle, et dominé par un fort qui en défendait l'escalade.

Des flancs de cet aride rocher s'élançait une source féconde et bruyante qui, traversant violemment le bois, se jetait avec fracas dans la rivière en forme d'arc-en-ciel; les eaux soulevées par la chute montaient en cascade jusqu'au ciel, retombaient en écume, et s'engouffraient en tourbillonnant dans les abîmes creusés par leurs chocs. C'était un spectacle à la fois effrayant et sublime que celui de la jonction de ces sources, dont l'une semblait se précipiter du ciel et l'autre s'élever vers elle des entrailles de la terre.

Le jour où le prince Linskof arriva dans le donjon, ses intendants voulurent fêter son installation en réunissant sur la plage de la rivière les habitants des chaumières voisines. Pour les attirer on étala sur le sable plusieurs barriques de vin; quelques soldats russes veillaient à leur distribution, des paysans cédant à la crainte venaient tristement prendre part à ce simulacre de réjouissance; ils venaient là avec des pensées sinistres; ce n'était plus du vin, ce n'étaient plus des jeux qu'il fallait à ces hommes, c'était le sang de leurs oppresseurs, c'était la liberté de leur pays.

Bientôt la Pologne fut en armes. Le prince Linskof se mit en campagne à la tête d'une partie des troupes russes, et laissa Yvane et son amie dans la citadelle, qui avait une nombreuse garnison. On sait la guerre de la Pologne, on sait l'héroïque défense de cette nation martyre;

parfois Dieu sembla faire triompher la cause des justes, et avant de succomber ils eurent des heures de victoire.

III

Un jour Yvane et Clémence étaient assises sur les hauteurs des bois qui entouraient la citadelle, elles voyaient défiler au loin de l'autre côté de la rivière quelques bandes polonaises qui venaient de battre complètement un peloton de Russes. La petite troupe victorieuse s'arrêta au bord de la rivière; un homme s'en détacha;

il soutenait un blessé dans ses bras, il s'assit sur le rivage, puisa de l'eau dans sa main, et en lava le sang qui coulait de sa poitrine. Yvane et Clémence ne pouvaient voir bien distinctement ce que faisait cet homme, mais par un instinct de sensibilité elles le devinèrent.

— Pourquoi suis-je ici? dit Clémence; ma place est parmi ceux qui souffrent! Ce ne sont point des guerriers qui doivent soigner les blessés, ce sont les femmes. Yvane, laisse-moi partir! Dieu qui m'inspire me dit que nous nous reverrons. Je te ramènerai Raphaël.

— Raphaël! s'écria vivement Yvane en sortant d'une contemplation extatique.

Vois-tu, là-bas, continua-t-elle, cette ombre sur le rivage, ce blessé qui se meurt; c'est Raphaël, et celui qui le secourt, c'est Stanislas!

Va, la vue du cœur ne me trompe pas ! Tu veux partir, disais-tu, eh bien ! partons, je suis prête.

Clémence regarda de nouveau sur l'autre bord, et comme si une illumination soudaine eût éclairé le rivage :

— Oui, ce sont eux, répéta-t-elle, ils se tournent vers nous ! Nous voient-ils ? Ah ! volons, et que Dieu me pardonne de te ravir à ton père. En cet instant toutes les armées de la Russie n'auraient pu arrêter ces deux femmes.

Il y avait dans les fondements de la citadelle de vastes souterrains qui aboutissaient par une issue à un pavillon qui s'ouvrait à fleur d'eau sur la rivière. La chute d'eau que nous avons décrite jetait bruyamment son écume jusqu'à la base de cette fragile bâtisse, où un bateau était amarré pour le service du donjon. Un ba-

telier russe le gardait nuit et jour. Yvane et Clémence furent à lui.

—Vois-tu là-bas, sur la rive, lui dirent-elles, ces deux hommes qui tendent leurs bras vers nous? Ce sont deux de nos frères blessés, conduis-nous vers eux, nous les ramènerons à la citadelle pour recevoir des soins.

Le batelier hésitait.

—Je le veux, dit Yvane avec énergie; je suis la fille de ton maître, obéis!

Le Russe courba la tête, et démarrant le bateau où Clémence et son amie s'étaient assises, il le lança d'un bras vigoureux sur la rivière. Le jour baissait; quand ils eurent gagné l'autre rive la nuit était venue.

— Debarque-nous à l'écart, dit Clémence; et garde le bateau jusqu'à notre retour.

Elles se précipitèrent sur la plage, dans la

direction on elles avaient cru voir Stanislas et Raphaël. Un homme vint à elles.

— Est-ce vous ? murmura-t-il, vous nous avez donc vus ! Oh ! nous ne l'espérions pas !

— Notre amour vous a devinés, dit Yvane ; mais où est Raphaël ? Je sais qu'il se meurt, je l'ai senti à la défaillance de mon cœur.

— Il a été blessé dans le combat.

Yvane ne l'écoutait pas ; elle était accourue auprès de Raphaël, elle soulevait dans ses mains sa tête qui s'était affaissée ; elle couvrait de baisers son front pâle et moite, elle lui disait de ces mots de l'âme qui rappellent à la vie. Raphaël entr'ouvrit les yeux, et aux dernières lueurs du crépuscule, il reconnut cette blanche apparition ; il fut sans force pour exprimer son bonheur, il ne put que verser des larmes.

— Raphaël, lui disait-elle, c'est moi ! reviens à la vie ! Si tu meurs, je mourrai ! le fer qui t'a frappé m'a atteinte au cœur ! Raphaël, parle-moi, si tu veux que je vive, dis-moi que tu vivras !

— Yvane, dit-il faiblement, tu es là, ce n'est pas un rêve ! c'est bien toi ! Oh! ne crains pas que mon âme te quitte ! ma blessure n'est pas mortelle ; je mourrais de ne pas te voir !

Yvane s'était assise auprès de lui, leurs larmes et leurs baisers se mêlaient, et le blessé recouvrait des forces. Stanislas et Clémence vinrent à eux, ils opposèrent leur tendresse héroïque à leur faiblesse touchante.

— L'heure de la retraite est venue, dit Stanislas d'une voix grave ; notre troupe nous attend, partons. Je t'emporterai dans mes bras,

je te déposerai dans une chaumière. Les femmes de nos frères te donneront des soins, et tu guériras pour reprendre les armes. La patrie a besoin de tous ses enfants! Varsovie nous attend! continua-t-il; je vais y conduire mes soldats. Clémence nous suit, c'est une de nos sœurs qui vient partager nos périls et soulager nos misères.

— Raphaël, s'écria Yvane; il parle de partir, de partir sans moi! l'entends-tu? Il ne sait donc pas que ta vie tient à la mienne? Fuyons ensemble! Je suis forte, je te soutiendrai, et si nous ne pouvons les suivre, nous nous arrêterons ensemble pour mourir!

— Ma sœur, dit Stanislas avec un accent de bonté touchante; je ne puis vous ravir à votre père tant que les armes ne sont pas déposées. Ma sœur, nous ne voulons combattre que loya-

lement, et votre fuite avec nous serait une trahison!

— Eh bien! qu'il reste alors, qu'il s'enferme avec moi dans cette citadelle. Je le rappellerai à la vie, je le cacherai à tous les yeux, et quand vous aurez délivré la Pologne, nous reviendrons ensemble parmi vous.

— Yvane, c'est la mort de Raphaël que vous me demandez. Vos serviteurs deviendront ses bourreaux! Votre père...

— Mon père est absent, j'exerce sa souveraineté; puis, personne ne le verra vous dis-je. Non, il ne mourra pas seul dans quelque champ abandonné; vous ne nous séparerez plus! Nous vous suivrons! où je l'emmène; décidez, mon frère?

Stanislas paraissait ébranlé.

—Ainsi, s'il revient à la vie, dit-il, il s'oubliera dans la mollesse au milieu de nos ennemis. Raphaël, entends-tu ce qu'on demande de toi ?

— J'entends que tu doutes de mon honneur et de celui d'Yvane, dit tristement le blessé. Puis, comme si cette émotion l'eût abattu, il perdit entièrement connaissance.

— Vous le tuez ! fit violemment Yvane ; partez ! laissez-le à mes soins ; allez combattre et vivre, vous que la nature a fait forts, et laissez-nous aimer et mourir.

Clémence prit la main de Stanislas.

— Votre frère est mourant, lui dit-elle ; où pourra-t-il trouver un asile dans ce pays dévasté par la guerre. Laissez faire Yvane, l'amour a l'instinct de toute prudence et de tout honneur, elle

mourrait pour lui sauver la vie, elle mourrait aussi plutôt que de l'avilir.

Elle comprit que Stanislas avait consenti, et avant que Raphaël revînt à la vie elle le dépouilla de son uniforme d'officier polonais, qu'elle revêtit elle-même, et elle le couvrit de ses habits de femme.

— Maintenant, Yvane, que le ciel veille sur vous et qu'il nous réunisse un jour !

Les deux amies mêlèrent leurs larmes, puis se raffermissant tout à coup :

— Clémence, dit Yvane, tu viens de me donner de la force. Elle souleva le blessé dans ses bras, et l'entraînant vers le rivage :

— Adieu ! adieu ! leur dit-elle, comme voulant s'arracher à des émotions trop fortes.

— Je reviendrai, dit Clémence; quelle que

soit l'issue de la guerre, si la mort ne me frappe point, tu me reverras ici!

Ce furent ses dernières paroles. Avant que Raphaël eùt recouvré ses sens, Yvane l'avait placé dans le bateau, et comme il s'éloignait du rivage, elle vit deux bras qui s'étendaient vers eux pour les bénir.

— Ils n'ont pas voulu nous suivre, dit-elle au batelier, ils ont craint quelque trahison, nous avons pansé leurs blessures et les avons laissés sur la plage, et maintenant fais force de rames, car la femme qui est avec moi est malade.

Raphaël reposait sur son sein, il sommeillait faiblement, quand la barque toucha au pavillon, Yvane le souleva à demi; puis éclairant une torche, elle franchit l'issue des souterrains, et regagna par un escalier secret l'appartement

qu'elle habitait avec Clémence. Elle déposa Raphaël sur la couche de son amie, elle pansa sa blessure; elle le soutint dans ses bras avec la sainte pudeur d'une sœur de charité; car le véritable amour, comme la religion, nous revêt d'innocence.

Raphaël avait repris ses sens, ses regards bénissaient Yvane, et sur son pâle visage passait comme le rayonnement d'un indicible bonheur. Quand elle le vit calme, elle s'éloigna. Pour étouffer tout soupçon elle dit à ses femmes que son amie était souffrante, et qu'elle-même, fatiguée d'une promenade dans les bois, allait se retirer.

Qu'elles furent chastes et passionnées les heures d'amour qu'ils passèrent ensemble! Avec les sentiments ineffables d'une sœur, avec l'ardeur dévouée d'une mère, Yvane veillait au

chevet de Raphaël et l'entourait de ses soins; sa tendresse ingénieuse suppléait à la science des hommes de l'art qu'elle ne pouvait appeler; son amour immense s'abaissait à tous les services de la domesticité. Souvent assise au bord de son lit, elle prenait la main de son ami dans les siennes, et la caressant comme celle d'un enfant, elle la portait à ses lèvres pures et y déposait un baiser. Enivré par sa beauté et par sa candeur, alors Raphaël, qui revenait à la vie, l'attirait sur son sein et lui disait :

— Sois à moi, Yvane ! Tu es belle à me faire oublier ma patrie ! Yvane, soyons heureux et mourons après ! Mais qu'ai-je dit ? je puiserais dans cette ivresse les forces qui me manquent pour reprendre les armes ! Nos vies mêlées doubleront la mienne ! Yvane, c'est mon bonheur et ma régénération que je te demande. Et il couvrait de son souffle brûlant le sein agité de la

jeune fille ; frissonnante, elle lui échappait alors, et, s'agenouillant, elle appelait Dieu à son aide pour résister à son amour ; ces combats étaient enchaînés par des craintes funèbres. Yvane, souveraine dans le château, pouvait bien, en l'absence de son père, dérober à tous les regards celui qu'elle aimait ; on n'aurait pas osé chercher à pénétrer le mystère dont elle s'environnait ; mais on faisait à ce sujet mille conjectures.

Pourquoi Clémence ne reparaissait-elle pas ? pourquoi, si elle était malade, nulle femme n'était-elle appelée pour la soigner. Le batelier avait dit la promenade mystérieuse des deux amies, et ces renseignements augmentaient les soupçons.

IV

Le souvenir des malheurs de sa patrie et la pureté d'Yvane sanctifiaient l'amour de Raphaël, à mesure qu'il recouvrait des forces, son âme aussi se raffermissait, et il repoussait l'énervement de l'amour qui fait oublier le devoir. Un jour il dit à Yvane :

— Je dois partir, nos frères m'attendent, je veux partager leur lutte.

Mais l'heure de la défense était passée. La Pologne se mourait sous la main de ses bourreaux ! Yvane avait appris les triomphes des Russes, elle les avait cachés à Raphaël. Bientôt on lui dit que l'armée moscovite était sous les murs de Varsovie. Par un pressentiment secret, ce jour-là Raphaël voulait quitter la citadelle ; les douces paroles d'Yvane ne pouvaient le retenir ; il bondissait comme un lion dans sa cage, il sentait l'odeur du carnage. Peu de jours après, la fuite devint impossible.

Les canons de la citadelle annoncèrent à Yvane et à son amant la mort de la Pologne. Le prince Linskof allait arriver. Yvane se jeta dans les bras de Raphaël.

— Partons, dit-elle, et si la fuite est impossible, mourons ensemble !

Elle l'entraîna dans les souterrains ; ils par-

vinrent au pavillon qui s'ouvrait sur la rivière, mais le bateau n'était plus à l'amarrage; tout espoir de s'échapper sans être vus s'évanouit. Yvane montra à Raphaël le gouffre qui tourbillonnait à leurs pieds.

— Veux-tu, dit-elle, que nous cherchions notre délivrance dans cet abîme? Un pressentiment me dit que notre union ne s'accomplira qu'au ciel!

Raphaël la regarda avec ivresse et égarement.

— Non, tu es trop jeune, trop belle pour mourir! Ton amour me fait tenir à la vie! Rattachons-nous jusqu'à la dernière heure à toute lueur d'espoir!

— Clémence peut revenir, dit Yvane que la voix de Raphaël relevait de son abattement.

Espérons encore, reste caché dans les souterrains; si tu dois mourir, tu ne mourras pas seul.

Des bruits de fanfares se firent entendre ; ils annonçaient l'arrivée du prince. Après un de ces embrassements où se résume la vie, Yvane s'arracha des bras de son amant.

Le prince Linskof arrivait soucieux; chargé par son souverain d'exercer la haute justice sur les chefs du peuple qu'on venait de massacrer, il avait vu avec rage quelques-uns des plus redoutables lui échapper. De ce nombre étaient les jeunes comtes Nieski; l'aîné, disait-on, avait gagné la France; l'autre se cachait dans le pays, et par l'ordre du prince des soldats étaient à sa poursuite. Pour stimuler leur zèle, sa tête avait été mise à prix. Après quelques caresses paternelles, le prince entretint

Yvane de ses préoccupations. En entendant nommer Raphaël et son frère, en comprenant que celui qu'elle aimait était voué à la mort, elle s'évanouit. Son père fut frappé de cette impression soudaine, et ce qu'il apprit de la mystérieuse conduite de sa fille durant son absence augmenta ses soupçons. Il donna des ordres pour qu'on poursuivît plus activement le proscrit, car il ne doutait pas qu'il ne fût errant dans les environs.

Lorsqu'Yvane revint à elle au milieu de la nuit, son esprit était en délire, elle eût voulu aller rejoindre son amant, mais elle craignait de hâter sa mort en voulant la partager. Torturée par d'horribles visions, elle appuyait sa tête brûlante contre le balcon de pierre de sa fenêtre, elle attendait avec anxiété que l'aube blanchît au ciel. Ses rayons venaient de percer les tenèbres, quand un léger coup frappé à sa porte

la fit tressaillir. Elle ouvrit en tremblant, et vit une femme couverte du costume que portaient les paysannes du pays. Que voulait cette femme? Cette femme était arrivée avant le jour à une chaumière dépendante du château, où on blanchissait le linge; elle avait dit à la jeune fille occupée à le ranger en ballots :

— Je sais que tu vas à la citadelle, donne-moi la moitié de ta charge, et prends cet anneau.

La jeune paysanne n'hésita pas.

— Partons, dit l'inconnue, et elles se mirent en route. Les gardes du donjon les laissèrent passer. Quand elles eurent traversé les cours extérieures, elles arrivèrent sous une sorte de vestibule d'architecture bizarre entouré de colonnes d'ordre composite; au milieu s'ouvrait une large porte dont l'entablement richement

sculpté était soutenu par deux cariatides à tête de vieillards; l'escalier aboutissait à cette large issue, et se déployait en montant large et majestueux, sous plusieurs voûtes habilement élancées. Arrivées aux premières marches, l'inconnue se retourne vivement vers la jeune paysanne.

— Agenouille-toi, et prie, dit-elle d'un ton d'autorité; c'est l'heure où l'âme doit s'élever à Dieu.

Et comme si cette voix l'avait maîtrisée, la jeune fille s'appuya sur son ballot et se mit en prières. Alors l'autre femme franchit l'escalier et vint frapper à la porte d'Yvane.

— Clémence? dit avec un cri étouffé l'infortunée.

— Hâtons-nous, Yvane; si Raphaël vit, nous

pouvons le sauver! Pas une minute d'hésitation! Une barque vous attend près de la chute d'eau, franchissez les souterrains; venez! j'ai de forts rameurs! Adieu! Et sans attendre de réponse, elle s'éloigna rapidement. Yvane se précipite. Elle ne voit point en passant les gardes qu'elle heurte et qui suivent ses pas; elle se plonge dans les souterrains, elle appelle faiblement Raphaël, et Raphaël a répondu. Ils sont dans les bras l'un de l'autre, ils touchent à l'issue du pavillon qui s'ouvre sur la rivière; tout à coup des torches brillent dans l'obscurité, des soldats accourent, le prince est au milieu d'eux. Yvane se place devant Raphaël et le couvre de son corps.

Cet homme est le comte Nieski, dit Linskof d'une voix mordante, cette homme est traître à la Russie; condamné par le czar, il faut qu'il meure!

— Cet homme est le défenseur de sa patrie dit Yvane avec un accent énergique; cet homme est sacré par le malheur! cet homme est mon fiancé! Si vous le tuez, je me tue!

— Soldats, emportez la princesse, et faites feu, dit sonorement Linskof.

Mais avant qu'on eût mis la main sur elle, Yvane, enlaçant fortement Raphaël, s'élança sur le parapet du pavillon. L'abîme criait à leurs pieds.

— Je savais bien, dit-elle, que ce gouffre devait être notre lit nuptial. Et soudain la chute de leurs corps fit une trouée au milieu de la blanche écume, qui se referma et s'étendit sur eux comme un linceul.

YOLANDE.

Il est des femmes qui pensent tard, la pensée n'est éveillée en elles que par le sentiment; elles ne manquent pas d'esprit, mais leur esprit vient du cœur; avant d'avoir aimé elles n'ont que des idées vagues, leurs désirs sont sans volonté; l'amour, la passion peut seule leur faire comprendre qu'elles ont un libre arbitre.

Telle était Yolande de Rocmartine, une des plus nobles jeunes filles de la Provence, cette vieille terre de la grande aristocratie. La mère d'Yolande avait émigré : rentrée en France, veuve et presque sans fortune, elle racheta à grand'peine le vieux château de ses ancêtres qui dominait un village dont les habitants, autrefois ses vassaux, étaient devenus, par la confiscation et la vente de ses biens, ses co-propriétaires. Le malheur avait rendu la marquise de Rocmartine plus fière et plus hautaine ; ses prétentions nobiliaires, renforcées par une dévotion rigoriste, la faisaient invulnérable à toute idée nouvelle ; elle se croyait encore femme d'un président au parlement et reine de la capitale du comté.

Elle avait deux enfants, un fils, héritier de tous les titres de sa haute maison, médiocre intelligence, qu'elle faisait élever dans un séminaire, et Yolande, plus âgée que son frère, con-

fiée depuis son enfance aux Ursulines de la ville d'Aix. Yolande ne voyait sa mère qu'une ou deux fois par an ; elle avait involontairement pour elle plus de respect que d'amour, de ce respect craintif qui glace l'âme prête à s'épancher, et non de ce respect affectueux qui attire comme un refuge. A dix-huit ans elle sortit du couvent ; son âme sommeillait encore, rien n'aurait pu lui donner l'éveil dans ce cloître aux règles sévères. On avait appris à Yolande assez passablement la grammaire française, un peu de musique et les ouvrages d'aiguille ; en histoire elle connaissait des abrégés arides, renfermant des dates, des noms et peu de faits ; pour toute littérature le poëme sur la religion de Louis Racine. Ce qu'Yolande avait reçu de la nature valait mieux que ce qu'on lui avait enseigné ; elle avait une de ces voix belles et rares dont les vibrations étendues et touchantes faisaient naître l'émotion ; lorsqu'elle chantait

pieusement un de ces cantiques où l'amour divin s'exprime parfois en langage profane, elle trouvait des élans de tendresse ineffable vers Dieu, où se trahissait la sensibilité d'une âme qui s'ignorait encore. A dix-huit ans, la seule poésie d'Yolande était sa voix; en l'écoutant chanter on comprenait que cette femme saurait aimer; mais si on avait interrogé son cœur on l'aurait trouvé muet. Elle était fort belle; elle avait de sa mère, ce qui l'avait rendue très fière dans sa jeunesse, une taille élevée et majestueuse, un port imposant, une tête admirablement posée sur un beau cou de cygne, des pieds et des mains aristocratiques, tout ce qui fait dire d'une femme quand elle entre dans un salon : « Elle est d'un haut rang ! » Elle avait de plus que sa mère, pour enivrer et ravir, un de ces teints purs où se reflètent les sensations, où le sang écrit la pensée; un œil noir, grand et limpide, qui n'exprimait encore que la candeur

et une caressante bonté, mais qui serait irrésistible du jour où il exprimerait l'amour; puis avec cela la séduisante fraîcheur d'une jeune fille vivant dans un calme insoucieux, sans souvenirs amers, sans prévisions douloureuses.

La bonté, la douceur étaient les seules qualités d'Yolande bien nettement dessinées; elle quitta avec douleur ses amis d'enfance, et éprouva une sorte d'effroi plein de timidité, en se trouvant seule avec sa mère dans le vieux château de Rocmartine.

— Je vous marie dans quinze jours, lui dit la marquise, préparez-vous à ce grand acte avec piété. L'homme que je vous destine est croyant, noble et riche; je bénis Dieu de m'avoir dirigée dans mon choix.

Yolande écoutait avec étonnement et sans bien comprendre ce qu'on lui annonçait.

— Ce sont des vœux éternels que vous allez faire, continua la marquise, Dieu vous protègera si vous les tenez.

L'idée d'une novice qui prend le voile se présenta involontairement à l'esprit de la jeune fille; elle ne s'en effrayait point; rien ne la préoccupait alors. Le vieux château de Rocmartine prit un air de fête, l'étiquette l'exigeait. Le frère sortit du séminaire pour assister au mariage de sa sœur; quelques nobles familles furent conviées. Ce mouvement charmait Yolande par sa nouveauté et l'empêchait de penser; on lui avait présenté son fiancé ; elle en avait été surprise et rien de plus.

L'époux que la marquise destinait à sa fille était un type de gentilhomme campagnard, tout à fait propre à exciter l'hilarité d'un Parisien blasé qui va chercher aux champs quelque élé-

ment de cette franche gaîté, délassement des fatigues et des tourments de l'intelligence.

Le comte de Villabren, héritier du domaine de ce nom, qui lui rapportait quinze mille francs de rente, était un homme court et replet qui, à cinquante ans, ne se sentait pas vieilli, et dont le visage fortement coloré tenait de la pomme d'api et de la betterave. Son œil petit et rond semblait goûter à ce qu'il regardait, si je puis m'exprimer ainsi; sa lèvre épaisse était friande et pleine de convoitise; on voyait que cet homme avait des sensations, mais de sentiments point. L'instinct de ses intérêts remplaçait en lui l'intelligence; il avait certaines connaissances en agriculture; nul ne vendait mieux que lui ses huiles et ses vins, il chiffrait assez bien, mettait l'orthographe à demi, et avait lu en sa vie quelques volumes dépareillés de Voltaire, dont il parlait fort plaisamment. En fait d'art, il con-

naissait à fond l'art culinaire ; il en aurait remontré à sa cuisinière sur l'assaisonnement d'un civet ou d'une brandade. La chasse était sa passion, non cette noble chasse du Nord où l'on combat avec ardeur, où l'on poursuit à cheval le cerf ou le sanglier, mais la chasse timide du piéton indolent et gourmand qui épie, couché dans les hauts blés, la caille ou la juteuse perdrix rouge qu'il voit déjà en perspective sur sa table. Jusqu'à cinquante ans les plaisirs de sa chasse et de la table remplirent la vie du comte de Villabren ; il quittait peu ses terres. Dans les rares visites qu'il faisait à Aix, à ses parents, gentilshommes provençaux, il avait cherché à se marier ; il tenait à l'argent et aux titres, et les jeunes filles riches et nobles ne voulaient pas de lui. Cependant, craignant de voir s'éteindre l'illustre race des Villabren, et s'apercevant que ses cheveux grisonnaient, il rechercha Yolande de Rocmartine qui était titrée, mais sans fortune. Ce

choix le posa bien dans l'estime des gentillâtres campagnards ; on le proclama tout à fait bonhomme, éloge banal qu'on donne aux êtres qui n'ont que des qualités négatives. Yolande vit le comte Villabren avec indifférence, comme tous les hommes qui avaient passé devant elle.

Le jour du mariage était arrivé ; la marquise de Rocmartine, après avoir présidé à la toilette de sa fille, l'avait quittée pour donner des ordres ; Yolande était restée avec deux de ses cousines, jeunes filles insouciantes comme elle, mais dont l'esprit, quoique peu cultivé, avait pourtant des jets lumineux qui les éclairaient déjà sur la vie. Tout en nouant le large ruban qui serrait la robe de tulle et de satin de la mariée, tout en posant sur son sein la rose blanche, dans ses cheveux l'oranger virginal et le beau voile en point d'Angleterre, qu'elles admiraient avec envie ; les jeunes filles rieuses,

faisaient à Yolande un portrait bouffon de l'homme qui lui avait donné tous ces beaux atours, et dont elle allait devenir la femme. Yolande riait à son tour et restait sans émotion, elle se tenait debout, la main appuyée sur le riche livre d'heures, dans lequel elle allait prier durant la consécration du mariage, elle était ainsi parfaitement noble et belle, mais un peu inerte. En la voyant, on eût deviné qu'on la dirigeait, et qu'elle allait obéir sans regret comme sans entraînement. Le bruit des pas d'un cheval fit bondir, à la fenêtre, une de ses cousines.

— Est-ce un hôte qui vous arrive? dit-elle en regardant à travers les vitraux gothiques du vieux châssis; Dieu le veuille! Votre noce, ma chère Yolande, est bien triste; pas un danseur, pas un jeune homme. Mais voyez, ajouta-t-elle vivement, j'ai deviné; c'est un beau cavalier.

Les trois jeunes filles se penchèrent à la fenêtre, et aperçurent, à cheval, un jeune homme d'une tournure distinguée, et dont le visage pâle et triste était couronné de cheveux blonds que le vent soulevait sur son front ; il passa devant le château et ne s'y arrêta pas.

— En vérité, c'est fâcheux, dit l'autre cousine ; il est bien, très bien, mais peut-être va-t-il nous attendre à l'église.

Yolande suivit du regard ce cavalier qui fuyait, elle n'avait distingué qu'imparfaitement ses traits, mais elle avait compris, en le voyant, ce charme de l'élégance dont toutes les femmes ont l'instinct.

La marquise vint rappeler les deux cousines, et dit solennellement à sa fille :

— Dans une heure vous serez aux pieds des

autels ; priez, recueillez-vous en songeant au grand acte que vous allez accomplir.

Et elle laissa Yolande seule.

La pauvre fille resta auprès de la fenêtre où, comme une apparition, venait de passer l'inconnu ; l'image de l'homme jeune et beau, beau par l'intelligence, se dessinait confusément à sa pensée, et l'attristait comme une crainte. Elle fermait les yeux pour échapper à cette vision, et elle entendait le vent gémir, comme une voix qui la plaignait. Son cœur avait froid et peur ; elle éprouvait une douleur si vague, si inintelligible pour elle, qu'elle pensait dormir et être dans le monde des songes : elle sentait d'abord glisser dans ses cheveux, sur sa bouche, sur ses yeux fermés, sur ses épaules nues, un souffle odorant, comme une brise qui a couru sur des fleurs ; des rayons d'une lumière douce la ca-

ressaient aussi, et ces attouchements de l'air et du soleil lui causaient d'ineffables sensations. Tout à coup le rêve devint cauchemar; un sable épais sembla se dresser vers elle et la menacer comme un flux qui monte; elle le sentait venir, ses pieds d'abord étaient ensevelis; puis, le sable, lourd et compacte comme la terre d'un cimetière, emboitait progressivement son corps, il gagnait sa poitrine qu'il enserrait, il touchait à sa gorge qu'il étouffait, et déjà il parvenait jusqu'à ses lèvres, qui se desséchaient. Sa tête allait disparaître, ses yeux se fermer sous ce linceul si lourd qu'elle ne pouvait soulever, lorsqu'elle fit un cri qui l'éveilla! Le comte de Villebren était devant elle, et lui tendait galamment sa main rouge et calleuse. La marquise était auprès de lui.

—

— Qu'avez-vous, dit-elle froidement à sa

fille, d'où vient que votre robe et votre voile sont froissés ?

— Je ne sais, répondit Yolande; j'ai dormi ou je me suis évanouie.

— Est-ce ainsi que vous priez ? reprit sévèrement sa mère.

La jeune fille revint à la réalité sans douleur. Le souvenir de son rêve s'était effacé.

Le mariage fut célébré; et le soir même, le comte de Villabren emmena Yolande dans sa vieille maison seigneuriale, restaurée pour la recevoir. La jeune femme eut froid et peur, comme dans son rêve, en entrant dans ces chambres gothiques, mal chauffées et faiblement éclairées, qui devaient servir de prison à sa fraîche jeunesse; car, en se mariant, le comte de Villabren avait déclaré qu'il ne quitterait plus

la campagne ; il voulait doubler, pour ses enfants, disait-il, le revenu de ses terres, et en surveiller lui-même l'exploitation.

Le sort d'Yolande s'accomplit ; un mois après son mariage elle vivait encore dans une sorte de somnolence douloureuse qui l'empêchait d'apprécier sa position. Le comte était tout rajeuni, il soignait sa cuisine, mangeait mieux que jamais, se couchait à la nuit et se levait à l'aube ; il passait la journée à la chasse ou auprès de ses paysans, avec lesquels on le confondait pour la rudesse de son teint et la carrure de sa taille. Il avait plié Yolande à sa vie ; elle dormait à ses heures, s'éveillait et vivait machinalement. Pour distraction elle avait les soins de la basse-cour, la surveillance du jardin ; elle passait des journées entières sous une allée de tilleul qui entourait le modeste parterre, tout diapré de roses et de giroflées. En respirant les

arômes de ces fleurs, la première partie de son rêve ressaisissait son cœur ; son œil s'attachait aux lames de lumière dont le soleil perçait le feuillage des arbres, son ame se dilatait; elle pressentait une transformation de son être, et, pour exprimer ce qu'elle éprouvait, elle chantait de sa voix pure et sonore une de ces mélodies passionnées que Spontini avait créées dans la *Vestale*. La vibration de sa voix l'attendrissait, en s'écoutant chanter sa tête s'inclinait, et une larme tombait sur sa rêverie ; les objets extérieurs ne pouvaient la distraire de l'enfantement douloureux de son âme à la pensée, au sentiment; la campagne autour d'elle était aride et desséchée; c'étaient ces tristes terres de houx, de pâles oliviers et de cailloux dont la Provence est couverte. Le soir le comte de Villabren reprochait souvent à sa femme sa taciturnité; jovial et bavard, il aimait à causer en

soupant; Yolande restait silencieuse et ne mangeait pas.

— Par ma foi ! lui dit-il un jour, c'est comme si j'étais seul ! Tâche de t'égayer un peu ; j'ai demain un hôte, et je ne veux pas qu'il pense que j'ai épousé une sotte. C'est un petit monsieur fort roturier, mais qui vient de Paris et qui s'y connait; il veut vendre les terres que son père lui a laissées en mourant, et comme elles me conviennent, je tâcherai de traiter avec lui ; ainsi songe à être aimable.

Le lendemain, lorsque Yolande entra dans la vieille salle à boiseries de chêne où l'on servait le déjeuner, elle trouva son mari causant avec un jeune homme qui la salua gracieusement. En arrêtant son regard sur lui elle pâlit et fut près de s'évanouir ; c'était le cavalier inconnu qu'elle avait vu passer le jour de son mariage.

— Mon Dieu ! dit-elle en se jetant sur un siége; et elle expliqua cette exclamation par une douleur subite qui l'avait saisie.

— C'est un point de côté, dit lourdement le mari.

La première pensée d'Yolande fut de fuir, mais une ardente curiosité, un indicible besoin de connaître cet homme l'arrêta.

— Monsieur, dit-elle courageusement avec une sorte d'assurance dont elle ne se serait jamais crue capable, n'étiez-vous pas à Rocmartine le jour de mon mariage ?

— Oui, Madame, j'ai traversé ce jour-là le village pour me rendre au cimetière.

— Au cimetière ! s'écria avec étonnement le comte de Villabren; est-ce que vous osez y al-

ler ? Pour moi je me tiens toujours à distance de cette terre fatale!

— Cette terre est sacrée, Monsieur, surtout quand on a un père qui y repose !

— Ah! c'est vrai, votre père, ce vieux maître d'école de Rocmartine, brave homme, il faut en convenir.

— Intelligence peu comprise, Monsieur; homme de bien que je ne saurais trop pleurer.

Yolande écoutait avec intérêt.

— Et vous n'étiez pas auprès de lui quand vous l'avez perdu ? dit-elle.

— Hélas ! non; Madame; il est mort seul. Et moi, pour qui il avait tout sacrifié, je suis arrivé trop tard pour lui fermer les yeux.

— Ah ! voilà ce que c'est, dit sottement le comte, d'envoyer ses enfants à Paris pour en faire de grands messieurs. S'il vous avait gardé auprès de lui, il ne serait pas mort seul.

Le jeune homme sourit avec dédain et ne répondit pas. Yolande se sentit humiliée du langage de son mari.

— Votre père était un homme éclairé, dit-elle avec bonté, et si je n'avais pas été au couvent lorsqu'il est mort, je lui aurais donné des soins.

— Vous êtes un ange, murmura-t-il.

— Ainsi vous voulez vous défaire de vos terres? reprit le comte qui en revenait à ses moutons.

— C'est à regret, dit le jeune homme ; mais le climat de la Provence achève de ruiner ma

santé ; ce soleil ardent, ce vent âcre et sec du Mistral me tue.

— Quoi ! vous êtes malade ? dit avec une sorte d'effroi Yolande.

— Je suis poitrinaire, Madame, et j'irai languir et mourir en Suisse.

Yolande ne répondit pas, elle sentait une oppression douloureuse qui l'étouffait.

— Bah ! bah ! chassez ces tristes idées, dit le comte en buvant une copieuse rasade, et venez entendre ma femme nous chanter un air nouveau ; vous me direz ce que vous pensez de sa voix.

Le jeune homme offrit le bras à Yolande pour passer au salon, et il la sentit toute tremblante.

Elzéard Duval, fils d'un modeste instituteur villageois, avait montré, dès son enfance, une haute intelligence; son père, homme simple mais éclairé, sentit tout ce qu'une culture habilement dirigée pourrait donner de développement à cet esprit; il se jugea incapable de cette mission d'enseignement et résolut d'envoyer son fils à Paris, où toutes sciences et tous les arts ont leur représentant. Elzéard répondit à l'espérance de son père; à vingt ans son esprit était grand et fort, et son âme en s'éclairant ne s'était point souillée. Paris lui avait jeté ses lumières et non ses fanges. Il aimait l'humanité et méprisait la société. Si son corps avait secondé son âme, Elzéard eût fait de grandes choses; mais à mesure que son esprit devenait plus fier et plus vivace, il sentait ses forces physiques s'anéantir; il se voyait mourir, mais il marchait à la mort avec courage. Une seule pensée l'accablait, celle qu'il n'aurait pas

connu l'amour, ce complément de la vie de l'homme. Son âme aspirait ardemment à ce bienfait, et il l'attendait comme une dette de Dieu.

Elzéard était assis, la tête cachée dans ses mains, il écoutait chanter Yolande. Elle avait choisi, non à dessein, mais irrésistiblement, un air passionné, cet air célèbre de *Fernand-Cortez :*

Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de te plaire ;
Je n'ai plus qu'un besoin, c'est celui de t'aimer.

Sa voix d'abord tremblante, se raffermit en s'élevant comme une passion qui, timide à sa naissance, grandit fière et résolue, elle exprima avec une ardente énergie cette mélodie brûlante. Son âme courait dans sa voix et la rendait plus puissante. Comme un instrument qui se détend, à peine eut-elle fini de chanter, qu'elle

éprouva une extrême faiblesse ; tout son corps brûlait. Son émotion éclata par des sanglots.

Ils étaient seuls ; le comte de Villabren était sorti pour aller surveiller ses laboureurs. Elzéard, en entendant pleurer Yolande, leva la tête ; il avait lui aussi des larmes dans les yeux. L'expression de son attendrissement rendait son noble visage plus beau encore ; il était pâle ; son œil avait la double flamme du génie et du sentiment ; une légère veine azurée partageait son front intelligent ; sa bouche était pure et charmante ; tous ses traits réunissaient au plus haut point la seule beauté de l'homme que je comprenne, la beauté intellectuelle.

Yolande aussi était irrésistible ; jamais Elzéard n'avait vu de femme si belle, et elle était là devant lui, tendrement émue ; et son cœur lui disait que cette femme pourrait l'aimer !!!

Il était enivré. Tout à coup une pensée l'arracha à son extase.

— Et vous avez pu épouser cet homme, s'écria-t-il, et vous êtes réellement sa femme !

Puis il sortit comme s'il eut voulu fuir une grande douleur.

Yolande demeura anéantie, l'humiliation pesait sur elle comme ce linceul de sable qui l'avait couverte durant son rêve. Une clairvoyance soudaine lui montra l'horreur de sa destinée ; tout son être fut ébranlé. Elle eut une fièvre ardente pendant plusieurs jours ; quand elle revint à la vie, la transformation de ses sentiments était accomplie. Elle aimait avec passion Elzéard, elle avait la conscience de cet amour, elle le jugeait fatal mais irrésistible. Elzéard n'avait pas reparu. Le comte de Villabren ne comprit rien à l'indisposition de sa femme.

— Or çà, dit-il un matin, ce jeune homme est bien singulier; il voulait me vendre ses terres, et je n'entends plus parler de lui; il faut que j'en finisse de cette affaire, et puisqu'il ne revient pas j'irai le trouver.

Et après un déjeuner copieux le gentilhomme campagnard monta sur sa mule, et prit la route de la ferme d'Elzéard.

Cette ferme était une des rares oasis de ce désert de la Provence qu'on appelle la Crau, vaste plaine de cailloux, où la végétation n'apparait que par accident. On dirait le lit d'une mer qui s'est retirée, et tout porte à croire que la Méditerranée s'avançait autrefois sur ces terres. Du château de Villabren à la ferme d'Elzéard, on voyait se dérouler durant plusieurs lieues, à perte de vue, le sol semé de pierres.

Le comte fit cette course en homme qui a l'habitude du pays, et revint le soir sans fatigue. Pour la première fois Yolande l'attendait avec anxiété; qu'allait-elle apprendre d'Elzéard ?

— J'ai fait une bonne affaire, dit le comte en rentrant chez lui et en se frottant les mains, mon marché est conclu. Le jeune homme en a passé par tout ce que j'ai voulu. J'ai ses terres, il sera payé ce soir, et il part demain.

— Il part demain ! dit Yolande d'une voix brisée.

— Oui, demain soir pour éviter la chaleur; et je crois, par ma foi ! qu'il fait bien de quitter le pays. Il avait raison, ce climat ne lui vaut rien; depuis le soir où nous l'avons vu, il a sensiblement dépéri. Je ne jurerais pas qu'il vive assez pour se rendre en Suisse.

Yolande était attérée; le comte lui parla beaucoup sans qu'elle répondît, et la croyant endormie, il la laissa sur le fauteuil où elle était assise et sortit.

Elle passa la nuit dans une de ces veilles préparatoires qui affermissent les âmes pour les grandes résolutions.

Le lendemain le ciel était en feu, la terre avait des étincelles allumées par le soleil; on faisait les moissons, et le comte restait aux champs depuis l'aube jusqu'au soir; il y prenait ses repas avec les moissonneurs.

Yolande partit.

Où va-t-elle, seule, à pied, sous cette zône brûlante? Elle marche sans guide sur cette mer aiguë de cailloux enflammés qui se prolonge devant elle; l'instinct la conduit, la passion

l'entraîne. Ses pieds saignent et ne fléchissent pas ; elle est bien forte, elle aime ! Elle marche... elle marche longtemps ; sa vue, affaiblie par la lumière éclatante qui se répercute sur les cailloux polis et qu'aucune ombre ne voile, croit distinguer au loin quelques arbres et une blanche maison, mais n'est-ce pas un mirage? Elle avance dans cette direction ; son espoir se ranime. Ses pas foulent une prairie, elle atteint les bords d'une source. Puis le paysage et le ciel tournoient à sa vue ; sa force est épuisée ; son cœur s'agite ; elle tombe. En recouvrant ses sens, elle vit autour d'elle des femmes de la campagne qui lui prodiguaient leurs soins. Yolande était connue et aimée par toutes les pauvres familles du pays.

— Quoi ! par ce temps de feu, vous ici, madame la comtesse ! dit une vieille moissonneuse dont elle crut reconnaître la voix.

C'était une bonne femme renommée comme garde-malade, et qui s'était offerte au château de Villabren pour veiller quelques nuits au chevet d'Yolande lorsque la fuite d'Elzéard l'avait laissée mourante.

— Où est-il ? ne le verrai-je plus ? a-t-il succombé ? murmurait Yolande éperdue.

— De qui parlez-vous, ma bonne dame ? dit une des paysannes.

— Elzéard ! Elzéard ! s'écriait l'infortunée encore en proie à une sorte d'égarement.

— Laissez-nous, ajouta la vieille moissonneuse qui paraissait exercer une sorte d'autorité sur ses compagnes.

Elles s'éloignèrent.

— Oh ! Madame, c'est d'Elzéard que vous

parlez, c'est de mon enfant, de ce brave jeune homme que j'ai nourri de mon lait. Oh! je savais bien que vous l'aimiez comme il vous aime. Pendant la nuit que j'ai veillé près de vous, je vous l'ai entendu nommer dans le délire de la fièvre; je le lui ai dit pour adoucir son chagrin. Il m'a fendu le cœur, il avait l'air si malheureux quand il est parti!

—Parti! s'écria Yolande en bondissant comme une jeune panthère, que dis-tu? Tu me trompes.... Parti! Il ne savait donc pas qu'il me tuerait en me quittant ainsi. Oh! je le vois bien, il me méprisait, il ne m'aimait pas.

— Il ne vous aimait pas! ah! vous ne l'avez pas vu pleurer, dit la pauvre nourrice en essuyant elle-même ses larmes. Savez-vous que lorsque vous avez été malade il a passé ses nuits près du château de Villabren. Savez-vous que

c'est lui qui m'a dit : Va, ma bonne Marianne, va te proposer pour veiller la comtesse, et viens chaque jour à l'aube me parler d'elle, dans le champ d'oliviers où je t'attendrai.

— Il m'aimait et il est parti, répétait Yolande avec désespoir.

— Il disait qu'il le fallait, qu'il ne pouvait rester près de vous sans vous rendre malheureuse. Si tu la revois, ma bonne Marianne, m'a-t-il dit bien bas en partant, si elle te parle de moi, remets-lui ceci. Et portant la main à son corset la paysanne en tira une lettre.

— Et tu la gardais! Oh! donne, et que je voie si je dois vivre ou mourir.

Elle lut, les yeux brillant de larmes :

« Vous m'aimez, Yolande, et je pars, je pars

« avec la pensée que je mourrai bientôt, que je « ne vous reverrai jamais. Si j'ai ce courage, « c'est que je vous ai aimée avec désespoir, c'est « qu'un remords m'irrite contre moi-même. « Je n'ai pas arrêté votre destinée quand il en « était temps, et de quel droit le ferais-je aujour- « d'hui? Moi qui vous ai laissée vous livrer au « malheur, de quel droit vous dirais-je : Crois « en moi! Ecoutez mon aveu : J'arrivais au vil- « lage de Rocmartine le jour de votre mariage; « en apprenant qui vous épousiez, je me dis : « Cette jeune fille est vendue ou sans âme. Je « vous vis, je m'arrêtai sous votre fenêtre. Vous « étiez si belle, si touchante, je ne vous crus « plus que malheureuse. Ramené vers vous je « passai encore, vous étiez plongée dans une « rêverie douloureuse dont les impressions se « reflétaient sur vos traits. Oh! s'il était vrai, « me dis-je, si elle sentait sa destinée, je l'ar- « racherais au martyre! Je me cachai pour voir

« passer le cortège qui vous conduisait à l'église,
« je résolus de vous sauver du malheur! Pour-
« quoi ne l'ai-je pas fait? Votre sérenité m'a-
« busa; vous passâtes en souriant; vous aviez
« l'air vaine et satisfaite, vous n'étiez qu'insou-
« ciante. Pauvre enfant sans expérience; on
« vous trompait. Je me dis : La vanité l'a des-
« séchée, elle n'a plus de cœur; et, désespéré,
« je fus pleurer sur la tombe de mon père.
« J'aurais voulu ne jamais vous revoir, et votre
« souvenir me poursuivait toujours. Une cir-
« constance se présenta, je ne pus résister. Nos
« âmes instinctivement attirées s'unirent en se
« rencontrant. Yolande, quand vous pleurâtes,
« je compris ce que j'avais perdu, et je vous
« jetai des paroles de blâme par excès d'amour.
« Adieu, j'ai laissé faire le mal et je ne puis le
« punir. Devant tous, celui dont vous portez le
« nom a des droits sacrés. Il étouffe votre âme
« sans s'en douter.... Il vous tue sans dessein...

« Il n'est pas meurtrier... On ne se venge pas
« de la pierre qui tombe et nous écrase : Yolan-
« de ! pardonnez-moi le passé... pardonnez-moi
« d'avoir douté de vous... J'en mourrai !.... A
« présent, je le vois, vous avez un cœur....
« vous m'aimez, et il est trop tard. »

— Trop tard, murmura-t-elle, et elle resta immobile, frappée au cœur par ce dernier mot. Oui, trop tard ; je suis un être sans intelligence. Dieu m'a refusé la lumière et j'ai perdu ma vie.

Elle ne pleurait plus ; une insensibilité morne l'avait saisie, elle faisait pitié ; elle se sentait humiliée de son organisation qui lui paraissait incomplète. De quel droit mépriserait-elle le comte de Villabren ? Elle aussi était une créature sans pensée, à qui le monde des sentiments avait été fermé.

Elle resta là plusieurs heures sans compren-

dre les paroles de Marianne ; le bruit des pas d'un cheval la tira de cet égarement muet. Tout son sang refoula vers son cœur. Ce bruit, c'était le même qu'elle avait entendu le jour de son mariage ; ce bruit, c'était le glas de sa vie. Son œil devint hagard... Elle tendit les bras en s'écriant :

— Elzéard !

Le comte de Villabren parut devant elle.

— Vous êtes folle , ma chère petite, lui dit-il gaîment. Vous étiez donc bien pressée de visiter notre nouvelle ferme, pour y venir par une telle chaleur ? Il fallait me le dire, je vous aurais fait conduire en carriole.

— Ah ! fit Yolande presque insensée.

Et elle se laissa emmener comme un enfant.

Dès ce jour, elle devint douce, impassible, inerte; elle ne parlait que forcément.

— En vérité, lui disait souvent le comte, tu m'ennuies fort et tu me fais regretter le célibat.

Il la laissait presque toujours seule; et pour se distraire, il se livrait à des excès de bonne chère.

La solitude ramenait l'âme d'Yolande à ses souvenirs. Elle jouissait de sa tristesse; elle était moins malheureuse.

Six mois s'étaient écoulés.

Elzéard avait parcouru la Suisse; l'air des campagnes avait ranimé sa santé; il se sentait revivre avec douleur. Il regrettait le climat meurtrier de la Provence, où il serait mort près

d'elle. L'ombre d'Yolande marchait sur ses pas. Toujours là, toujours dans son âme, et ne pas la revoir ! S'abandonnant à tous les caprices de son imagination malade, il parcourait les sites les plus agrestes et les plus délicieux de la Suisse. Il suivit le cours du Rhin, et sur ces bords chantés par Child-Harold, il répétait avec lui :

Nor could on earth a spot be found.
To nature and to me so dear
Could thy dear eyes in following mine
Still sweeten more these banks of Rhine!

Un jour il contemplait la chute de ce beau fleuve; le soleil couchant jetait un prisme sur la masse bruyante de ses eaux, dont la blanche poussière montait au ciel comme un encens ou se répandait en parcelles diamantées sur les arbres, sur les prés et sur les chalets du rivage. Des paysans suisses s'étaient réunis sur ces

bords pour célébrer une fête. Fuyant le bruit, assis dans de hautes herbes, Elzéard vit tomber le jour. A cette heure de vague perception, l'image qui ne le quittait pas se dessinait partout à ses yeux; elle flottait sur ces ondes vaporeuses; elle se glissait dans l'air avec la brise; elle se perdait dans l'éther couronnée d'un nuage d'or.

— Yolande! s'écria-t-il, oh! viens, que je te voie, ou je me précipite dans ce fleuve pour te demander à la mort!...

Est-ce un miracle de l'amour? Une voix a répondu... c'est la voix d'Yolande... Yolande est devant lui... Elle était libre! le comte avait été frappé d'une attaque d'apoplexie.

Quelque temps après, ils étaient unis devant Dieu.

UN LEGS.

I

L'élégante et belle madame Delmart donnait ce soir-là son bal annuel dans son luxueux appartement de la rue du Houssaye. C'était une réunion d'artistes et de gens de lettres, se connaissant tous, se critiquant et s'enviant réciproquement, mais en apparence les meilleurs amis du monde. Ne dansant jamais, je m'étais assise dans un petit salon de repos délaissé par

la foule, gracieuse pièce ovale, dont les tentures de damas blanc avaient pour bordures des torsades d'or. Une lampe aux chaînons dorés pendait au plafond; la cheminée et les consoles étaient en marbre blanc. Enfin, l'ameublement général de cette petite pièce lui donnait un aspect virginal et calme tout à fait enchanteur.

L'étroit divan de damas blanc sur lequel j'étais assise, était encadré et presque caché par deux énormes orangers, aussi grands que les plus beaux de l'orangerie de Versailles. Leurs tiges, à la fois couvertes de feuilles, de fleurs et de fruits, s'élançaient jusqu'au plafond et exhalaient à l'entour un parfum si vif que je m'expliquai en le respirant la solitude du charmant boudoir. Peu de têtes auraient pu résister à la force de ces arômes; pour moi, je m'en enivrai avec bonheur; ils me rappelaient la plage d'Hyère et la campagne de Grasse.

Je ne tardai pas à éprouver l'influence de ces pénétrantes senteurs ; je tombai dans une douce somnolence que je ne cherchai pas à combattre, et j'appuyai ma tête assoupie sur le coussin du divan.

Je fus arrachée à cette vague torpeur par l'arrivée de deux personnes qui entrèrent en riant, approchèrent assez brusquement deux fauteuils de la cheminée, et s'assirent pour causer : c'étaient la jolie baronne d'Olniel et le poète Octave. Si Lamartine n'avait jamais fait de vers, Octave aurait une grande réputation ; malheureusement pour lui, ses poésies n'ont jamais paru qu'un reflet de celles du chantre d'Elvire.

Octave et la baronne venaient de valser ensemble.

— Quoi ! madame, vous riez encore, dit le poëte à la jeune femme.

— Non, répondit la baronne, et c'est très sérieusement que je veux discuter mon opinion.

— Eh bien ! Madame, je vous écoute.

— Voyez, reprit-elle en riant de nouveau, voilà le couple qui revient ; et elle désignait deux valseurs qui passaient en tourbillonnant devant la porte. Convenez, poursuivit-elle, que si madame d'Arlange est affreuse auprès de son beau partner, ce petit monsieur brun et camard, qui ose faire valser madame Delmart, si belle, si imposante, produit un effet encore plus grotesque.

— Cela prouve-t-il, objecta Octave, que la laideur soit pour un homme une source de cha-

grins et de mécomptes comme pour une femme.

— Tout à fait de même, si ce n'est plus encore, répliqua la baronne. Chez nous, aussitôt que nous sommes mères, la laideur tourne en résignation, tandis qu'un homme très laid qui se marie, devient un jaloux furieux, un tyran insupportable, s'il a le bonheur, ou plutôt le malheur d'avoir une belle femme. Par exemple, nos critiques célèbres (et vous les connaissez tous, car ils vous ont mordu plus d'une fois), pourquoi sont-ils en général si acerbes, si détracteurs des beaux vers et des belles personnes? c'est qu'ils sont presque tous complètement disgraciés de la nature ; leur laideur tourne en fiel et s'exhale en bile dénigrante! Voyez-vous là-bas, dans l'embrâsure de cette fenêtre, ce petit homme trapu, à la tête chauve, au regard louche, c'est un critique. Celui-là donnerait toute la gloire qu'il s'est acquise dans certaines

coteries pour avoir de beaux yeux et une taille de tambour-major ; et ce monsieur voûté, aux yeux clignotants, aux cheveux de filasse, qui le salue et lui presse la main, c'est encore un critique ; celui-ci n'a pas plus de vingt ans et paraît en avoir quarante ; et cet autre là-bas qui fait sa cour à la vieille mademoiselle Destouches, parce que son frère est directeur d'un grand journal ; voyez, sa taille danse dans son habit, c'est un squelette, son jabot lui tient lieu de poitrine : comme il nazille en parlant, quelles dents souillées et ébréchées il montre quand il essaie de rire. Et vous voulez que ces gens-là ne détestent pas le genre humain et ne mordent pas jusqu'au sang quand faire se peut.

— Mais, objecta Octave, il y a des hommes très laids qui sont excellents.

— Oui, sans doute ; en ceux-là la laideur tourne en dévouement, en abnégation ; mais ils sont alors profondément malheureux. Leur

bonté les dispose à la sensibilité; ils aiment toujours, ils aiment fatalement quelque femme ravissante dont ils ne sont pas aimés.

— Le contraire s'est vu, interrompit Octave.

— C'est possible, mais c'est rare, continua la baronne. Et tenez, le parfum de ces deux orangers me rappelle une histoire qui vient à l'appui de mes assertions.

— Mais, dit Octave, en jetant un coup-d'œil de mon côté sans m'apercevoir, que peuvent avoir de commun ces beaux arbustes avec la question que nous agitions tout à l'heure.

— Ces beaux arbustes ont été légués à madame Delmart par un pauvre botaniste, doublement passionné : c'est tout un roman.

— Je vous écoute, dit Octave en approchant un peu son siége de celui de la baronne.

Je prêtai aussi l'oreille à son récit.

— Madame Delmart, dit-elle, avec un sourire de bonne grâce, a plusieurs années de moins que moi, j'ai pu lui servir de mentor quand elle était encore jeune fille; elle avait perdu sa mère, et son père me la confiait souvent pour passer avec moi la saison d'été à la campagne. M. d'Olniel possède une fort belle propriété sur les bords du Rhône, dans le voisinage d'Avignon; le suivre là m'avait toujours paru un exil, car aller à la campagne à deux cents lieues de Paris, mieux vaudrait partir pour l'Italie ou pour l'Allemagne; cependant il y a six ans, Léonie, madame Delmart, ayant consenti à faire ce voyage avec moi, je promis à mon mari de le rejoindre dans cette terre qu'il aime tant. Nous allâmes jus-

qu'à Lyon en poste dans ma calèche, et de Lyon le bateau à vapeur, glissant sur le Rhône comme un grand cygne, nous déposa, après quelques heures de marche féerique, sur une plage couverte d'une magnifique saulée ; nous étions arrivées. Léonie, qui ne connaissait que Paris et ses environs, était enchantée de ce voyage de long cours. Cette impression heureuse la disposa à admirer le site où s'élève notre vieux château, à trouver les environs délicieux, enfin à flatter tout à fait l'amour-propre de propriétaire que mon mari pousse à l'excès ; quant à moi, quoique beaucoup moins *engouée*, je me soumis à l'idée de passer deux ou trois mois dans ces campagnes desséchées par le soleil et par ce vent affreux qu'on appelle *mistral*. Pour me distraire, je voulus en l'aimable compagnie de Léonie, arranger notre vie de château, réunir nos voisins, donner des fêtes,

— Les voisins sont rares, objecta mon mari, Avignon y suppléera, vous pouvez dès aujourd'hui organiser un concert et même un bal, si vous aimez mieux, je me charge des conviés !

— Vous connaissez la voix ravissante de madame Delmart, l'idée d'un concert où Léonie chanterait avec moi les plus beaux duos *des Puritains* ou de *la Norma,* me parut une distraction charmante ; quel effet nous allions produire ! nous révolutionnerions, à coup sûr, tout le département.

— Va pour le concert, dis-je à mon mari, la fête aura lieu dimanche prochain, faites vos invitations, Léonie et moi nous nous chargeons du reste. Et, transportée de cette idée, je me mis à essayer mon piano de Pleyel, débarqué comme nous de la veille.

En cet instant, le soleil se couchait splendide dans les eaux du Rhône ; l'atmosphère était calme et pure et mille bonnes senteurs s'exhalaient des champs.

— Ne vaudrait-il pas mieux, me dit Léonie en interrompant un brillant morceau de Thalberg, que j'exécutais avec entrain, réserver les répétitions de notre concert pour les veillées, et employer ces belles heures du soir à faire quelques promenades dans le pays.

— Je vois, ma chère enfant, répliquai-je, que la *campagnomanie* vous gagne, mais n'avez-vous pas entendu M. d'Olniel nous dire que nous étions dépourvus de tout voisinage, et alors, où aller? Quant à la visite de nos propres domaines, je ne me sens pas de force à la recommencer.

— Il y a à une lieue d'ici, reprit mon mari, un petit château délicieux que nous montrerons plus tard à Mademoiselle, mais comme le propriétaire de ce bel endroit est un jeune homme, je crois convenable, Mesdames, que vous attendiez sa visite avant de l'honorer de la vôtre.

— Un jeune homme possesseur d'un délicieux château, m'écriai-je en abandonnant tout à fait mon piano, mais c'est sans doute quelque romanesque et beau solitaire, quelque riche parti digne en tout point... et je regardais Léonie, qui rougit visiblement. Ceci pique ma curiosité, poursuivis-je, comment nommez-vous ce château, mon ami?

— *Roca-Flora* ou la Roche-des-Fleurs, si vous aimez mieux.

— Eh bien ! partons à l'instant pour *Roca-Flora.* Et ayant sonné, je donnai l'ordre qu'on attelât la calèche.

— Je vous passe ce coup de tête, reprit mon mari, car après tout, le propriétaire de *Roca-Flora* ne s'en prévaudra pas ! C'est un beau et studieux jeune homme, qui ne songe pas à tirer vanité de sa fortune et de sa position.

— Comment le nommez-vous ?

— Auguste de Senneval.

— On nous avertit que la calèche était prête, Léonie posa sur ses blonds cheveux un joli chapeau de paille, jeta sur sa robe de batiste, une écharpe de soie verte, et nous partîmes. J'ai eu tort de trop injurier l'atmosphère de ces contrées, il y a par-

fois quelques belles soirées, celle-là en était une. Nous suivions le cours du Rhône bordé par les grands saules; de l'autre côté du rivage s'élevaient de fertiles côteaux tout couverts de vignobles accidentés çà et là de petites maisons blanches entourées d'ormes et de mûriers. Après avoir côtoyé le fleuve durant un quart-d'heure, la voiture tourna à gauche et nous nous trouvâmes sous une magnifique allée de platanes dont l'issue s'ouvrait en fer à cheval, laissant à découvert un tertre riant revêtu d'arbustes en fleurs, au milieu desquels reposait le plus mignon et le plus élégant château qu'on puisse imaginer. Quand nous eûmes atteint le bout de l'avenue, nous mîmes pied à terre. Mon mari nous introduisit dans le jardin, pour aller prévenir M. Senneval de notre arrivée.

Vous savez que mon esprit est des moins

admiratifs, eh bien! je fus surprise et charmée de l'ordonnance de ce beau jardin; c'était le comble de l'art avec toute l'apparence d'une nature négligée, des massifs de tubéreuses, de cassies, de jasmins d'Espagne, de camélias et d'orangers, sortaient çà et là du sol gazonné, et cette abondance de fleurs rares et précieuses, s'épanouissant au grand air dans ce jardin à l'anglaise, produisait un délicieux effet. Sans grille, sans clôture, libre et indépendant dans sa richesse et sa beauté, ce parterre conduisait au perron du castel par une poétique avenue de lauriers-roses dont les rameaux élevés balançaient leurs fleurs sur nos têtes; nous franchîmes les marches du perron, auquel deux orangers géants couvert d'une neige de fleurs servaient de sentinelles; et nous restâmes appuyées, Léonie et moi, contre les urnes d'où ils s'élevaient, attendant le retour de M. d'Olniel.

De là nous découvrions le cours du Rhône empourpré par le soleil couchant, les vertes collines de l'autre rive et plus loin de belles montagnes bleues qui se fondaient avec l'azur du ciel.

— Que ce site est charmant, dit Léonie pénétrée !

— Oui, riant et triste à la fois, répondis-je, et je suis sûre, chère enfant, que votre jeune imagination y place déjà quelque doux rêve ? J'allais continuer mes imprudentes réflexions, lorsque M. d'Olniel survint.

Il nous apprit que M. de Senneval était parti le matin pour Avignon, qu'il n'en reviendrait que le lendemain, mais que durant son absence, son jardinier, intendant souverain du lieu, nous offrait de visiter la maison

et de nous y reposer. Un vieillard à chevelure blanche et vêtu d'une veste de gros drap gris, parut au bout de quelques minutes, exprima en langue provençale le chagrin qu'éprouverait son maître d'avoir manqué notre visite, puis il nous introduisit dans une élégante salle à manger du rez-de-chaussée, où quelques instants lui avaient suffi pour préparer les plus beaux fruits. Il nous demanda avec instance d'y goûter, et tout en cédant à son désir, nous pûmes admirer l'élégance de cette première pièce. Les murs en étaient couverts de stuc blanc relevé d'arabesques azur et or. Aux quatre angles s'élevaient sur des socles de pierre sculptés quatre gracieuses statues de marbre blanc, copiées d'après l'antique ; c'étaient des figures de nymphes couronnées de fleurs et de fruits. Une mosaïque du plus beau style, découverte dans les fouilles faites dans ces contrées, servait de parquet, et

la porte-fenêtre, par laquelle le jour pénétrait, avait au lieu de vitres, un gracieux vitrail où des têtes d'amour souriaient dans des touffes de roses; nous passâmes dans une autre pièce, c'était un salon d'un aspect plus sévère; sur les parois recouvertes de boiseries d'ébène, étaient quelques beaux tableaux de l'école italienne, des sujets saints, d'autres érotiques; les meubles de ce salon étaient comme les lambris, en bois d'ébène, les fauteuils et les divans tendus de velours noir, enfin l'ensemble avait un air de catafalque peu réjouissant. Je me hâtai de passer dans la pièce voisine, c'était le cabinet de M. de Senneval. Les rayons d'une bibliothèque en couvraient entièrement les murs. Le choix des livres était exquis; là, encore des meubles de prix, des bustes et des ornements précieux révélaient le bon goût et la distinction d'esprit du maître.

— Je suis certaine que M. de Senneval est artiste ou poète, dis-je, après avoir visité sa demeure.

— Ma foi, Madame, je ne sais, répliqua l'honnête jardinier qui à la vérité ignorait tout à fait le sens de ces deux mots; mais ce que je puis vous dire, c'est que mon pauvre maître, malgré sa fortune et sa jeunesse, est toujours triste et chagrin; j'ai beau donner tout mon temps à la culture de ces belles fleurs qu'il idolâtre, jamais un mot, jamais un sourire ne m'avertit qu'il est content; je vois seulement au soin qu'il en prend lui-même, que c'est là son seul bonheur et je m'efforce de le seconder.

— Bah! père André, dit mon mari, en pressant la main calleuse du bon vieillard qu'il connaissait depuis longtemps; vous prenez pour de la tristesse des rêveries de jeune hom-

me. Que votre maître se marie, qu'il ait une jolie femme et de beaux enfants, vous le verrez devenir aussi riant que ces fleurs qu'il aime tant.

— C'est peut-être bien vrai ce que vous dites là, monsieur le baron, répliqua le vieux jardinier ; et tout en parlant ainsi, nous étions arrivés à l'avenue de Platanes, où notre voiture nous attendait. Nous y remontâmes, et après avoir salué le père André, nous regagnâmes le logis ; pendant la route, Léonie resta fort silencieuse, et je suis assurée que durant la nuit qui suivit, le gracieux domaine de *Roca-Flora* et peut-être son maître absent, passèrent plus d'une fois dans les rêves que fit ma jeune amie.

II

Trois jours s'étaient écoulés depuis cette visite, et à mon grand étonnement, M. de Senneval ne s'était point présenté chez nous; nous savions pourtant par les gens de la ferme qu'il était de retour, et qu'on l'avait vu se promener dans les environs.

—Ce M. de Senneval, selon vous si modeste

et si distingué, dis-je un matin à mon mari, me fait l'effet d'un malotru campagnard, n'ayant pas la première notion des usages du monde; concevez-vous qu'il ne soit pas encore venu nous voir?

— Cela me surprend d'autant plus, répondit M. d'Olniel, qu'avant votre arrivée, il venait ici presque chaque jour.

— Il paraît que Léonie et moi lui faisons peur!

— Il est en effet d'une extrême timidité, continua mon mari, mais cela ne suffit pas pour m'expliquer sa conduite; je crains qu'il ne soit malade, et j'irai aujourd'hui m'informer de ses nouvelles.

— Invitez-le à notre concert de dimanche, et dites-lui bien que je n'admets pas de refus..

M. d'Olniel partit. Nous attendîmes, Léonie et moi, son retour avec une certaine impatience. On est si oisif à la campagne, que les moindres préoccupations empruntent au loisir un intérêt actif; n'avoir rien à faire dispose à s'amuser de peu. Nous allâmes à la rencontre de M. d'Olniel, presque jusqu'aux limites de *Roca-Flora*.

— Quoi ! ici, dit-il ? si j'avais pu le penser, j'aurais amené Senneval avec moi, il me quitte à l'instant.

— Est-il malade ? demanda timidement Léonie.

— Réellement bien souffrant ; je l'ai trouvé très changé.

— Enfin, viendra-t-il dimanche ? repris-je.

— Il me l'a promis.

III

La semaine s'acheva assez rapidement dans les préparatifs de la fête que nous allions donner à la haute société d'Avignon. Nos répétitions de chant nous prenaient beaucoup de temps, puis nous eûmes toutes les peines du monde à rendre moins sombre à force de fleurs, de meubles modernes et de lumières, le vieux salon aux ten-

tures de cuir brun damassé, où le concert devait avoir lieu. Enfin, le dimanche soir arriva; tous nos conviés furent exacts; nous étions parvenus à réunir soixante personnes : les femmes étaient jolies, mais sans élégance; les hommes étaient en général fort laids, et avaient des prétentions au bel esprit; il faut en excepter quelques réfugiés polonais et italiens, dont la conversation ne manquait pas d'intérêt. Quand toute la compagnie fut réunie :

— Et M. de Senneval? dis-je à mon mari.

— Il n'est pas arrivé, je n'y conçois rien. Je fis faire silence, Léonie était debout devant le piano, et préludait au grand air de *la Norma* qu'elle allait chanter. Jamais je ne l'avais vue si belle; une simple robe de crêpe blanc flottait en plis nombreux et diaphanes autour de sa taille noble et svelte; un bracelet de turquoise

entourait son bras, et une agrafe pareille assujétissait sur son sein la draperie de sa robe. Sur ses beaux cheveux blonds relevés en bandeau crêpés, elle avait posé une étroite écharpe en tulle bleu bordée d'une légère dentelle d'or; ce gracieux ornement tombait irrégulièrement sur ses fraîches épaules, dont il faisait encore ressortir l'éclatante blancheur. Le visage de Léonie avait alors toute la grâce et toute la pureté de lignes que nous admirons encore; mais il avait de plus une expression juvénile et ineffable, que quatre ans de mariage ont emportée sans retour. Son regard était plus vague, plus céleste, mais moins pénétrant qu'aujourd'hui. Au moment de commencer le morceau qu'elle savait par cœur, ses grands yeux bleus si expressifs errèrent un instant sur l'assemblée comme pour y chercher quelqu'un, puis s'arrêtèrent sur moi; elle me vit sourire, rougit beaucoup, et pour sortir d'embarras,

elle entonna résolument la cavatine

Casta diva, etc.

Vous connaissez la voix de madame Delmart, on l'a souvent comparée à celle de madame Malibran ; c'est à mon avis, avec justice. Cette voix qui n'a rien perdu de son éclat, avait cependant alors plus de légèreté et de fraicheur, et songez quelle puissance divine ce devait être avec tant de beauté ! quel double prestige irrésistible ! Tous les yeux étaient fixés sur Léonie, je remarquai surtout un petit Monsieur que je n'avais pas vu entrer, et qui, en l'écoutant, semblait plongé dans une contemplation extatique. Cet homme était entièrement vêtu de noir, ses gants mêmes étaient noirs, bien que notre fête eût exigé plus de décorum ; il avait une taille grêle qui aurait pu le faire paraître jeune, si la pâleur de son visage

et son expression morne n'eussent rendu à cet égard toute conjecture incertaine. Il est probable que je n'aurais pas accordé plus d'attention à ce personnage ; mais mon mari s'approcha de moi, et me dit à voix basse : « M. de Senneval !.. » Et du geste, il m'indiqua le petit homme noir.

— Quoi ! c'est lui, dis-je vivement, et j'eus beaucoup de peine à contenir une exclamation plus bruyante. Alors je l'examinai trait par trait. Ainsi que je l'ai dit, cet homme n'avait pas d'âge. Des cheveux rares couvraient sa tête, et à travers leur transparence, se montrait la blancheur mate de son crâne, ce qui à distance, faisait paraître sa chevelure grise ; ses yeux rouges et éraillés étaient dépourvus de cils, son nez affilé retombait sur sa bouche, presque entièrement dégarnie de dents ; il avait un teint maladif et violacé ; l'expression de ce vi-

sage était une tristesse profonde qui en ce moment pourtant ne manquait pas de douceur, car une émotion visible se trahissait sur ses traits abattus, tandis qu'il écoutait chanter Léonie. Eh quoi ! me dis-je, est-ce là le jeune propriétaire de ce gracieux domaine de *Roca-Flora?* Non, mon mari a voulu me mystifier; mais en cet instant, Léonie ayant fini son air, M. d'Olniel alla prendre sous son bras le petit homme noir, et me le présenta en me disant de nouveau : M. de Senneval. J'eus beaucoup de peine à lui adresser quelques paroles polies, il y répondit avec embarras, puis se perdit dans la foule. Léonie échappant aux acclamations enthousiastes dont on l'entourait, s'était rapprochée de moi.

— Eh ! bien, me dit-elle, avec un sentiment de dépit, il n'est pas venu ?

— Mais si, ma chère, répondis-je, sans la forcer à s'expliquer davantage, il est ici.

— Où donc? fit-elle avec vivacité.

— Je cherchai des yeux M. de Senneval, je l'aperçus près d'une porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse ; une girandole était suspendue sur sa tête, et l'éclairait en plein.

— Mais vous me trompez, dit avec impatience Léonie après l'avoir regardé.

— M. de Senneval s'étant aperçu que nous l'examinions, disparut sur la terrasse.

— Et c'est là le propriétaire de *Roca-Flora*, continua Léonie en m'entraînant dans l'embrâsure d'une fenêtre voisine.

— Oui, ma chère enfant, c'est bien là

M. de Senneval, cet intéressant jeune homme comme disait M. d'Olniel; convenez que les hommes sont indulgents les uns pour les autres.

— Ah ! votre mari est bien coupable, plus coupable qu'il ne pense, reprit Léonie d'un ton sérieux et triste. J'ai aimé, poursuivit-elle d'une voix émue, oui, j'ai aimé durant huit jours l'image que je m'étais faite du propriétaire de *Roca-Flora*. La déception est horrible !

J'embrassai Léonie, nous restâmes quelques instants en silence penchées à la fenêtre ; je crus entendre un gémissement dans un massif de jasmins dont les tiges effleuraient nos fronts et nous envoyaient leur parfum. Quoique la nuit fût sereine, elle était obscure, je me penchai et je ne distinguai rien. Nous nous mêlâmes de nouveau à la compagnie ; je chantai avec

Léonie, mais sa voix n'était plus la même ; parfois elle n'arrivait pas au ton ou bien elle oubliait la reprise ; tout en elle accusait une préoccupation intérieure. Je cherchai en vain M. de Senneval, il ne reparut plus. Vous le savez, mes méchantetés ne sont jamais que des représailles. Mon premier mouvement est toujours de la bienveillance. En ce moment, je me reprochais d'avoir peut-être mal accueilli ce pauvre jeune homme assez malheureux de sa laideur. Cette espèce de remords se tourna en irritation contre mon mari qui, par son silence à cet égard, avait laissé un libre cours aux rêves romanesques de Léonie et à mes conjectures flatteuses. Quand tout le monde fut parti, je lui fis de vifs reproches.

— En vérité, c'est de la folie, me dit-il, je connais M. de Senneval depuis son enfance ; durant mes voyages ici je l'ai vu fréquemment, il

m'a toujours paru plein de raison, d'esprit et de cœur; sa compagnie m'était douce, et vous voulez que moi, homme, j'aie remarqué sa laideur? Je l'avoue à ma honte, jusqu'à ce jour je n'avais pris garde qu'à la distinction de son intelligence.

— Vous avez beau railler, repris-je, ceci est un singulier dénouement à nos rêves!

— Mais pourquoi rêvez vous, Mesdames?

Et sur ce propos, il alla se coucher me laissant avec Léonie. Nous dissertâmes toute la nuit sur l'amour, sur l'attraction des âmes, sur l'irrésistible attrait des esprits sympathiques. Nous épuisâmes toutes les quintessences du sentiment, et après avoir raisonné ou peut-être déraisonné durant trois ou quatre heures, notre conclusion fut pourtant que malgré toutes les qualités intellectuelles dont il pouvait être doué, il serait impossible d'aimer d'amour M. de Senneval et de l'épouser jamais.

Le lendemain nous étions accablées, moi de la fatigue de la veille, Léonie de ses émotions. La campagne nous parut triste, le *mistral* qui se leva, souffla durant huit grands jours. Nous n'eûmes aucune visite pour nous distraire, je commençais à me lasser de la vie des champs, je parlais de revenir à Paris, Léonie ne dit pas non. Mon mari, que notre ennui ennuyait, me laissa toute liberté. La veille de mon départ, je témoignai à M. d'Olniel mon étonnement de ce que M. de Senneval n'était pas venu nous dire adieu.

— M. de Senneval est fort malade, me dit-il, c'est une âme supérieure que vous n'avez pas comprise.

Nous avions quitté les bords du Rhône à la fin de septembre ; mon mari ne revint à Paris que trois mois plus tard. En le revoyant je fus

frappée de sa tristesse. Que vous est-il donc arrivé, lui dis-je.

— J'ai perdu mon meilleur ami, M. de Senneval est mort, me répondit-il.

— Mort! et de quoi?

— Cette lettre vous l'apprendra peut-être! Avant de mourir il a voulu vous écrire.

— A moi? Il me connaissait à peine.

— Il vous connaît par moi, me dit avec bonté M. d'Olniel; il sait que vous êtes meilleure que vos dehors, et il a voulu se confier à vous.

Je pris la lettre que me tendait M. d'Olniel, et j'en brisai le cachet noir avec émotion :

Ici la baronne s'interrompit, elle saisit sur la cheminée un petit coffret en laque de Chine, l'ouvrit en faisant jouer un ressort secret, et en tira une lettre.

— Voici cette lettre, dit-elle au poète, je l'ai donnée à Léonie comme l'expression du sentiment le plus profond et le plus touchant qu'elle puisse jamais inspirer; lisez à demi-voix, le bruit de l'orchestre empêchera qu'on ne vous entende.

Je prêtai l'oreille, Octave lut ce qui suit :

« Ce n'est point à elle que j'ose écrire, à elle dont je ne veux pas qu'une image de deuil trouble jamais le bonheur et la sérénité dans l'avenir. C'est à vous, Madame, que je me confie, vous pourrez me plaindre sans en souffrir, car ce n'est pas vous qui m'avez tué sans le vouloir. Je meurs parce que j'ai compris que je ne pouvais jamais être aimé. Si je vivais, cet aveu serait peut-être ridicule. Mais, n'est-ce pas, on n'ose point se moquer d'un mal qui fait mourir?

« Avant d'en venir là, j'avais bien souffert,

j'avais traîné la vie. Mais du jour seulement où je compris tout ce qui me manquait pour être heureux, je me sentis frappé à mort. Ce jour... oh! ce jour, Madame, a été le plus beau et le plus douloureux de mes jours. Avant de le rappeler, laissez-moi vous dire ce que furent mon enfance sans joie et ma jeunesse sans espérance. Ma mère mourut en me mettant au monde. J'étais un fils de noble maison. J'eus pour père un vieillard, il me laissa de grands biens. Oh! que ne m'a-t-il laissé à la place un peu de santé, un peu de beauté. Je vécus chétif, disgracié, raillé d'abord par les enfants de mon âge, plus tard par mes camarades de classe. La douceur de mon caractère et la vivacité de mon intelligence finirent par me gagner quelques cœurs, par me conquérir quelques esprits. C'est en ce temps que M. d'Olniel devint mon ami; lui seul, Madame, me relevait à mes propres yeux, il me disait de ne pas désespérer du bonheur. Hélas!

ces illusions me soutenaient : pourtant malgré l'opposition de son amitié, je suivis l'instinct qui me poussait vers la solitude. A dix-huit ans je me retirai pour toujours dans la retraite que vous avez vue ; la nature me fut bonne, l'étude me fortifia ; durant le jour je cultivais mes fleurs, le soir je m'enfermais dans ma bibliothèque, et je vécus plusieurs années sans être trop malheureux. La nature est si belle, son spectacle est si imposant et toujours si nouveau pour nous, que si j'avais pu m'oublier entièrement moi-même, elle m'aurait suffi. Mais tout me rappelait à ma destinée ; quand le hasard me faisait rencontrer quelque jeune fille des champs, elle détournait la vue, ou parfois une exclamation dont je devinais le sens lui échappait. Oh ! j'étais hideux ! j'étais repoussant, je le savais. J'analysais ma difformité, je me faisais horreur à moi-même, car avec le sens de la beauté morale, j'avais aussi reçu de

la nature un sens exquis pour apprécier la beauté physique, et à défaut de sa réalité qui m'était à jamais interdite, je m'entourais de ses images, je me passionnais pour les arts, pour leurs créations, pour leurs chefs-d'œuvre, je ne faisais que donner le change à mes tortures. Mais du moins dans ce temps, mes souffrances étaient vagues, indéterminées, je pouvais lutter avec elles, les vaincre parfois : plus tard ce fut impossible.

Vous ne savez pas tout ce que me causa d'émotions et de nuits d'insomnie, la nouvelle de votre arrivée et de celle de votre amie. Quoi! deux femmes jeunes et belles allaient habiter dans mon voisinage. Des devoirs de société et d'amitié m'obligeaient à les voir, mon propre désir m'y poussait, mais me montrer à elles c'était les épouvanter? En vain M. d'Olniel chercha-t-il à dissiper mes terreurs, vous les

comprendrez, Madame, vous devinerez par quelles angoisses j'ai passé, quand je vous dirai que le jour où vous vîntes à *Roca-Flora* j'étais là, tremblant, éperdu, vous suivant du regard et n'osant pas paraître devant vous. Caché derrière le rideau de la fenêtre de ma chambre, à l'étage supérieur de la maison, je vous vis appuyées, vous et elle, contre ces deux orangers dont les fleurs se courbaient sur vos têtes. Je la vis belle, touchante, ingénue et paraissant charmée de l'aspect de ma retraite, j'entendis ses paroles et les vôtres, et alors j'eus un rêve insensé! Durant quelques heures je fus bien heureux, mon âme s'était tellement séparée de mon corps, qu'elle n'en sentait plus le supplice. Je vivais dans le monde des idées, j'étais aimant, intelligent, généreux, j'étais digne d'elle! Elle m'aimait! Quand vous vous fûtes éloignées, j'errai toute la nuit dans les sentiers où vous aviez passé, je baisai la trace de vos

pas, j'embrassai ardemment son image; elle était à moi, je l'étreignais contre mon sein brûlant... et je m'élançai dans ma maison déserte. Une lampe éclairait le salon, à sa lueur je vis en entrant mon visage reflété dans la glace, je reculai d'horreur, je revins à la réalité! Oh! jamais, jamais aimé! m'écriai-je, et je pleurai avec désespoir. Alors, je priai le ciel de précipiter pour moi le cours des années; j'aurais voulu être tout à coup transformé en vieillard! Mais sentir en moi tous les instincts, tous les désirs, tous les feux de la jeunesse, et être condamné à un éternel isolement où à des amours vendues!... Le monde raille la laideur comme un ridicule. Oh! Madame, il devrait la plaindre comme une incurable infortune!

« Abattu, malade, et chaque jour plus atteint, malgré les instances de M. d'Olniel, je refusai d'abord de vous être présenté, mais

je ne vous fuyais qu'en apparence, j'étais partout où vous passiez avec elle, caché dans les taillis, rampant dans les hauts blés ou dans les herbes du rivage du Rhône. Que de fois je vous ai suivies dans vos promenades du soir! Qu'elle était belle, mon Dieu! J'aspirais ainsi le poison qui me tuait, et je me sentais mourir avec bonheur.

« Le soir de cette fête où vous deviez chanter ensemble, je ne voulais pas la voir, je ne voulais que l'entendre; malgré la promesse que m'avait arrachée M. d'Olniel, j'étais résolu à ne pas entrer au salon, à l'écouter du dehors, debout sur la terrasse près d'une fenêtre ouverte. Mais je l'aperçus, je m'avançai pour la contempler de plus près, ma résolution s'évanouit, et j'entrai. Alors j'oubliai tout, je ne vis plus qu'elle, je n'entendis plus que ce chant divin; transformé par l'enthousiasme, je n'étais plus un homme, mais une intelligence éthérée.

Oh ! je fus bien heureux durant quelques instants. Quand le chant cessa, je voulus fuir, il n'était plus temps, le bras de M. d'Olniel avait saisi le mien, il me conduisit vers vous. Je me sentis perdu, j'aurais pu dire pitié à votre âme, mais ce n'est pas l'âme qui juge la laideur, c'est le regard, et le vôtre était inexorable ; je ne songeai plus qu'à me perdre dans la foule, qu'à m'éloigner pour jamais avant qu'elle m'eût découvert. J'eus une fatale faiblesse, je tournai la tête pour la voir une dernière fois ; en ce moment, vous me montrâtes à elle ! Son regard fut comme le vôtre, j'y lus son épouvante. En sortant j'allai tomber sur un banc de la terrasse, et de là je vous entendis ! J'étais-là, Madame, j'étais-là quand elle vous dit : « *J'ai aimé huit jours son image !* » Ainsi j'aurais pu être aimé par elle ! si la nature ne m'avait pas traité en marâtre, j'aurais pu être uni à cette femme si belle ! Oh ! quel

ineffable tableau ces paroles présentèrent à mon âme ! Je la voyais dans ma solitude de *Roca-Flora*, jeune femme, jeune mère ; près d'elle jouaient de beaux enfants, elle les enlaçait dans ses bras, les conduisait vers moi, les offrait à mes caresses. Puis ensemble nous allions porter aux pauvres un peu de bonheur, nous étions si heureux, que voir souffrir nous eût été impossible, et les voyages lointains, la culture des arts et la poésie du luxe, je pouvais tout lui donner, j'avais tant de richesses ! je l'aimais tant ! Et ce mirage de délices se déroulait devant moi et je me sentais frappé à mort. Depuis ce jour, je n'ai plus fait que m'éteindre, c'est, je vous assure, une grande douceur pour moi que de quitter la vie. Ma fin sera bonne à quelques-uns, aux pauvres à qui je laisse toute ma fortune, et à elle, que peut-être mon souvenir importune parfois. Ne lui dites rien de ce que j'ai souffert, mais dites-

lui de ne pas mépriser la prière d'un malheureux, le caprice d'un mort. Qu'elle reçoive de vous ces deux arbustes dont les rameaux en fleurs l'ont abritée un instant, qu'elle leur donne asile dans sa demeure, qu'elle en respire parfois le parfum, il me semble qu'en cet instant mon ombre viendra errer autour d'elle. Adieu, Madame, priez-la à genoux de ne pas repousser ce don d'un trépassé. »

— C'est triste et touchant, dit le poète à la baronne, je ferai une élégie là-dessus.

« Pourquoi pas un simple récit, pensai-je à mon tour. Et en rentrant chez moi, j'écrivis ces pages. »

MADAME DE LA VALLIÈRE

Au milieu de la plus brillante des fêtes du règne de Louis XIV, lors du célèbre carrousel de 1662, où se montrèrent à la tête de leurs élégants quadrilles de Romains, de Persans et d'Indiens, le roi et les princes du sang, sous les yeux de trois reines et de leur cour tout éclatante de beauté, de jeunesse et de parure, quelques-uns des courtisans les plus habiles et les

plus attentifs, peut-être MM. de Dangeau et de Benserade, observèrent que le roi, dont la grâce et la beauté l'emportaient sur tous, disent les Mémoires du temps, semblait presque indifférent à l'admiration et à l'enthousiasme qu'il excitait de toutes parts. Ses yeux distraits revenaient toujours se fixer sur la tribune où étaient assises la reine d'Angleterre et sa fille, dont l'esprit et l'enjouement avaient, disait-on alors, captivé le cœur du roi. Or, derrière cette gracieuse et spirituelle Henriette d'Angleterre, qu'attendait sitôt la touchante et sublime oraison funèbre de Bossuet, se tenait modestement debout une jeune fille de dix-huit ans. Elle était belle, mais plus gracieuse encore que belle. Ses blonds cheveux entourant son visage, comme c'était la mode alors, lui donnaient un air enfantin et virginal ; ses yeux bleus, vifs et purs, s'attachaient à chaque pas du monarque, et chaque fois qu'elle rencontrait ses regards

une vive rougeur colorait le front de la jeune fille.

La nuit vint. Les illuminations succédèrent aux danses; elles étaient emblématiques, suivant le goût du siècle : la plus éclatante figurait un soleil, image du grand roi, avec cette devise :

Nec pluribus impar,

et à côté, comme pour faire contraste, on voyait une rose blanche à demi-entr'ouverte, avec ces mots, qui brillaient à l'entour en lettres du feu :

Quanto si mostra men, tanto è più bella.

Quand les jeux furent finis, Louis XIV s'avança près de l'estrade où étaient les reines, les salua avec grâce, puis toutes les dames se

levèrent pour regagner le palais. La jeune fille dont nous avons parlé était demoiselle d'honneur de Madame; elle la suivit; on s'apercevait à sa démarche qu'elle boitait légèrement. Le roi profita d'un instant d'isolement pour s'approcher d'elle, il lui dit à voix basse quelques paroles. Le regard de la jeune fille étincela alors d'un indicible bonheur; mais il n'y avait pas d'orgueil dans son triomphe. Cette femme était mademoiselle de La Vallière; l'emblème de la rose était le sien; cette fête royale se donnait pour elle.

Louise-Françoise de La Baume-Le Blanc de La Vallière était née à Tours le 6 août 1644; elle était fille de Laurent de La Baume Le Blanc, marquis de La Vallière, gouverneur d'Amboise, et de Françoise Le Prévôt. Sa mère, devenue veuve, s'était remariée à M. de Saint-Remi, premier maître-d'hôtel de Gaston,

duc d'Orléans. La jeune Louise fut élevée à la cour de ce prince. Elle était encore enfant, et déjà l'on découvrait en elle le germe de cette sensibilité profonde qui devait causer ses faiblesses, et rendre sa vie orageuse.

Un des premiers malheurs de mademoiselle de La Vallière fut d'être nommée, à dix-sept ans, (1661), fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur : à cet âge où l'âme a besoin d'un guide, elle se trouva séparée de sa mère, et jetée tout à coup au milieu d'une cour frivole, et, disons-le, corrompue.

Louis, dont l'âme jeune et ardente avait d'abord conçu une violente passion pour une des nièces de Mazarin, aima successivement plusieurs de ces femmes brillantes d'esprit et de beauté qui se pressaient à sa cour. Depuis le mariage de son frère, il paraissait s'intéresser vi-

vement à sa jeune belle-sœur (Henriette d'Angleterre), et il venait assidûment à son cercle. C'est là qu'il vit pour la première fois mademoiselle de La Vallière. Sans doute cette jeune fille dont l'âme tendre et rêveuse était faite pour la solitude, dut se trouver déplacée au milieu de ces femmes, qui toutes avaient un but de galanterie ou d'ambition à poursuivre; elle arrivait là, simple enfant, ignorant tout, s'ignorant elle-même, d'abord éblouie par tant de luxe et d'éclat, puis attristée de son isolement au milieu d'une foule brillante et dorée, aux passions de laquelle elle était étrangère. Les charmes de mademoiselle de La Vallière attiraient sur elle les regards; on aimait sa modestie comme un contraste piquant à côté de la vanité des autres femmes. Ces témoignages de bienveillance lui firent espérer de rencontrer ce qu'elle désirait si ardemment, une âme qui sympathisât avec la sienne, un appui, un protecteur; mais elle ne

tarda pas à être détrompée d'une manière bien douloureuse. Le surintendant Fouquet était un de ceux qui avaient paru s'intéresser à elle. Bientôt il osa lui traduire ce qu'elle avait pris pour de l'amitié, par une proposition qu'elle entendit avec stupeur et repoussa avec indignation. Il en fut puni trop cruellement peut-être.

Pourtant l'âme si tendre de mademoiselle de La Vallière avait besoin de s'attacher, et cette épreuve humiliante ne lui enleva pas l'espérance d'être aimée par un cœur digne d'elle. Elle pouvait se donner, mais non se vendre. Louis XIV avait remarqué sa beauté, et lui adressait toujours, lorsqu'il venait au cercle de Madame, des paroles pleines de bonté. Ces attentions du roi éveillèrent en elle un sentiment de reconnaissance exaltée qui tenait presque de ce qu'elle éprouvait pour Dieu. Louise de La

Vallière, élevée par ses parents dans une espèce de culte pour la royauté, dut être enivrée de bonheur de se sentir protégée par Louis; car c'est d'abord un protecteur qu'elle avait cru rencontrer, et quand l'amant se montra, quand la passion terrestre se fit jour à travers les chastes rêveries de la jeune fille, il n'était plus temps : elle lui avait donné toute son âme, elle lui donna son honneur, non sans remords; mais son amour fut irrésistible comme la fatalité. Elle s'y abandonna sans réserve, avec dévouement et bonheur. Tous les Mémoires du temps nous apprennent combien elle était touchante dans sa passion. Uniquement dominée par son amour, elle se plaisait dans la solitude, elle voulait voir son amant ou penser à lui, sans être distraite par les splendeurs de la cour. Les bouillantes passions de Louis XIV, qui l'avaient entraîné jusqu'alors dans de volages amours, semblèrent se concentrer sur mademoiselle de

La Vallière ; ils s'aimèrent d'abord comme deux jeunes amants dont des parents sévères contrarient l'attachement : ils dérobaient à tous les yeux le mystère de leur bonheur. Louis aurait voulu lui donner des preuves publiques de son amour ; mais mademoiselle de La Vallière redoutait l'éclat ; elle avait trop de délicatesse pour penser qu'il pût effacer la honte. Elle fut durant deux ans l'objet secret de tous les amusements de la cour. Mais au milieu de ces plaisirs, dont elle était toujours le but, l'âme de mademoiselle de La Vallière ne repoussait pas le repentir ; souvent elle eut voulu fuir ces séductions auxquelles elle ne pouvait résister, et leur opposer le secours puissant de la religion.

Dans une de ces heures de remords, elle sortit un matin du palais, et alla se réfugier chez les Bénédictines de Saint-Cloud. Le roi, en apprenant sa fuite, monte à cheval, escorté d'un

seul page, il court au couvent, menace d'y mettre le feu si on ne lui en ouvre les portes, et en arrache mademoiselle de La Vallière, éperdue et heureuse de le revoir encore. Malgré cet éclat, mademoiselle de La Vallière avait mis tant de soins à cacher ses liaisons avec le roi, que sa première grossesse fut ignorée de la cour, et que la reine, à qui elle avait toujours témoigné le plus grand respect, n'en eut aucun soupçon. Mais Madame, qui avait aimé le roi et qui ressentait pour mademoiselle de La Vallière ce sentiment haineux que toute femme délaissée éprouve pour la rivale qui l'a supplantée, voulut se venger d'elle en instruisant la reine de l'amour du roi pour sa fille d'honneur. Le duc de Guiche, qui était alors dans les bonnes grâces d'Henriette d'Angleterre et madame de Soissons, secondèrent son dessein. Ils composèrent une lettre qu'ils supposaient écrite par le roi d'Espagne à la reine sa fille, et dans la-

quelle la passion du roi pour mademoiselle de La Vallière était racontée en détail. Le duc de Guiche, qui savait l'espagnol, la traduisit dans cette langue, et on la fit parvenir à Molina, première femme-de-chambre de la reine. Cette fille trouvant quelque chose d'extraordinaire dans la manière dont cette lettre lui fut remise, la porta au roi avant de la montrer à la reine. Louis, en la lisant, s'emporta fort; il ne tarda pas à découvrir les auteurs de cette imposture, madame de Soissons fut chassée de la cour, et le duc de Guiche exilé.

Mademoiselle de La Vallière eut quatre enfants de Louis XIV. Deux seulement vécurent, Marie-Anne de Bourbon, nommée mademoiselle de Blois, et depuis princesse de Conti, née en 1666, et le comte de Vermandois, né en 1667. Dans la même année, le roi érigea en duché la terre de Vaujour et deux baronnies

situées l'une en Touraine, et l'autre en Anjou, en faveur de mademoiselle de La Vallière et de sa fille. Lorsqu'elle reçut cet honneur et que ses enfants furent légitimés, elle fut désespérée, et elle supplia vainement le roi de ne pas éterniser sa honte en reconnaissant publiquement les fruits de leur amour. Madame de Sévigné, en comparant plus tard madame de Montespan à mademoiselle de La Vallière, écrivait à sa fille :

« Il faut s'imaginer précisément le contraire « de cette petite violette qui se cachait sous « l'herbe, et qui était honteuse d'être maîtresse, « d'être mère, d'être duchesse : jamais (ajoutait-« elle) il n'y en aura une semblable. »

Les *intrigues* de mademoiselle de La Vallière se bornèrent toujours à solliciter la bonté du roi pour les malheureux et les coupables :

aussi peut-on remarquer que Louis ne se montra jamais plus magnanime et plus juste que durant sa liaison avec elle. Elle croyait sans-doute expier ainsi sa faute aux yeux de Dieu.

On eût dit que la publicité que le roi donna enfin à son amour pour mademoiselle de La Vallière avait, pour lui, affaibli cet amour, et, pour elle, détruit le bonheur qu'elle y trouvait. Le roi, après quelques infidélités passagères, revenait toujours à elle ; mais lorsque leur intimité fut connue, quand madame de La Vallière, comblée d'honneurs, fut déclarée favorite, elle se trouva exposée, humble et timide, à la rivalité des femmes hautaines de la cour qui aspiraient au cœur du roi.

Parmi elles, madame de Montespan l'emportait en beauté sur madame de La Vallière. Son esprit vif et piquant charmait le roi ; elle ne

tarda pas à s'apercevoir de cette impression, et concut l'espérance de détrôner sa rivale. Une lutte entre ces deux femmes était impossible. Madame de Montespan, orgueilleuse et intrigante, devait triompher de madame de La Vallière, modeste et dévouée. Malgré ses faiblesses, elle n'avait jamais repoussé les pratiques religieuses ; elle s'était confiée à la miséricorde de Dieu, et elle y chercha un refuge dans son abandon.

Au mois de février 1671, elle s'enfuit de nouveau du palais, et demanda un asile aux sœurs de Sainte-Marie de Chaillot. Madame de Sévigné écrivait à ce sujet à sa fille :

« La duchesse de La Vallière a mandé au
« roi par le maréchal de Bellefond, outre cette
« lettre qu'on n'a point vue, qu'elle aurait plus
« tôt quitté la cour après avoir perdu l'honneur

« de ses bonnes grâces, si elle avait pu obtenir
« d'elle de ne plus le voir ; que cette faiblesse
« avait été si forte en elle qu'à peine était-elle
« capable présentement d'en faire un sacrifice à
« Dieu ; qu'elle voulait pourtant que le reste
« de la passion qu'elle á eue pour lui servit à
« sa pénitence, et qu'après lui avoir donné sa
« jeunesse, ce n'était pas trop du reste de sa
« vie pour le soin de son salut. »

Et dans une autre lettre, madame de Sévigné s'exprime ainsi :

« Le roi pleura fort, et envoya M. Colbert à
« Chaillot, la prier instamment de venir à
« Versailles, et qu'il pût lui parler encore :
« M. Colbert l'y a conduite ; le roi a causé
« une heure avec elle, et a fort pleuré. Ma-
« dame de Montespan fut au-devant d'elle les
« bras ouverts et les larmes aux yeux. Tout
« cela ne se comprend point ; les uns disent
« qu'elle demeurera à Versailles et à la cour ; les

« autres qu'elle reviendra à Chaillot; nous
« verrons. »



Les larmes que madame de Montespan avait répandues en revoyant à la cour madame de La Vallière: étaient des larmes de rage, comme le dit dans une autre de ses lettres madame de Sévigné, elle jura alors de se venger de ce triomphe de sa rivale, en l'abreuvant d'humiliations.

Madame de La Vallière fut rétablie à la cour; elle crut un instant y retrouver son premier bonheur, mais sa confiance en ce bonheur était à jamais perdue. Elle n'avait pu s'empêcher de s'écrier douloureusement quand le roi lui envoya Colbert pour la rappeler :

— Autrefois il venait lui-même.

Et ce souvenir lui faisait comprendre que

Louis n'avait plus pour elle que de la pitié, tandis que les efforts infructueux qu'elle avait faits pour se consacrer à Dieu, n'avaient servi qu'à lui prouver la violence de l'amour qu'elle lui gardait encore.

Peu à peu, à l'instigation de sa rivale heureuse, Louis devint dur et cruel pour celle qu'il avait tant aimée, opposant à ses pleurs la sécheresse et l'insulte, et parfois le mépris, et montrant dès-lors cet égoïsme inflexible qui se développa en lui dans les dernières années de son règne.

Durant deux ans, madame de La Vallière souffrit en présence de sa rivale les plus cruelles tortures ; elle ne se plaignait point, elle conservait toujours pour le roi la tendresse la plus dévouée ; sa douceur était inaltérable.

Enfin, le chagrin qui la consumait, et qu'elle

dérobait à tous les yeux, altéra sa santé : elle faillit succomber à une maladie violente. Alors le désir qu'elle avait depuis longtemps de se séparer du monde, devint une résolution inébranlable. Pendant sa convalescence elle écrivit *les réflexions sur la miséricorde de Dieu*, où ses sentiments d'humilité sont exprimés avec une religieuse componction. Elle avait pris pour guide de sa conscience l'immortel Bossuet ; il la confirma dans le dessein qu'elle avait formé de se faire carmélite. Elle confia aussi ce projet au maréchal de Bellefond, homme sage et pieux, auquel elle écrivait :

« Rien ne me retient plus à Versailles, et je
« souffre les douleurs que l'on me fait avec
« patience, espérant que l'on raccourcira mon
« mal et mon esclavage. Je n'appelle plus mon
« séjour ici que de ce nom, je dois me sacrifier
« entièrement pour réparer le nombre d'an-

« nées que j'ai passées à offenser Dieu. Je sens
« pourtant que, malgré la grandeur de mes
« fautes, l'amour a plus de part à mon sacrifice
« que l'obligation que j'ai de faire pénitence. »

Ainsi le repentir de sa faiblesse, le désespoir de n'être plus aimée, arrachèrent cette âme au monde, et la rendirent à la religion qui, seule, pouvait en remplir le vide.

Tout lien était brisé entre le monde et madame de La Vallière; pourtant sa sensibilité profonde se réveilla lorsqu'il lui fallut consommer son sacrifice. Elle ne put sans une vive douleur se séparer de sa fille, cette image vivante du roi, et elle se reprochait ses regrets comme une faute.

Avant de quitter Versailles, elle se jeta aux pieds de la reine en présence de toute la cour,

et lui demanda humblement pardon. La reine la releva avec bonté; mais le roi, dont elle prit congé publiquement, la vit partir d'un œil sec.

Elle avait dit souvent à madame de Scarron qui cherchait à la détourner d'entrer au couvent :

— Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir (en parlant du roi et de madame de Montespan.)

Enfin, le 20 avril 1674, elle entra au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, à Paris, et se jetant aux genoux de la supérieure, elle lui dit :

— Ma mère, j'ai toujours fait un si mauvais

usage de ma volonté, que je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre.

Après une année de noviciat, elle fit profession le 4 juin 1675 ; la reine et toute la cour assistaient à cette pieuse et touchante cérémonie. Bossuet prononça le sermon, et l'auditoire fondit en larmes en voyant cette femme si jeune et si belle encore *, se vouer pour jamais aux rigueurs de la pénitence.

« — Cette belle et courageuse personne, dit « madame de Sévigné, fit cette action comme « toutes les autres de sa vie, d'une manière no- « ble et charmante ; elle était d'une beauté qui « surprit tout le monde. »

Une vie nouvelle commença pour la duchesse de La Vallière, qui ne porta plus que le

* Elle avait à peine trente ans.

nom modeste de sœur Louise de la Miséricorde; aux richesses et aux distinctions qui l'avaient environnée à Versailles, succédèrent les privations et l'égalité du cloître. Là, celle qui avait été presque reine, qui en avait eu l'éclat et les honneurs, devint l'égale de ces saintes filles dont les jours uniformes et purs étaient consacrés à prier Dieu, à travailler pour les pauvres, et à se servir les unes les autres. Les travaux les plus rudes de la domesticité ne l'effrayèrent point. A la voir préparer les aliments et laver le linge de ses sœurs, on eût dit que cette grande dame de la cour avait toujours été une pauvre fille élevée durement. Mais si son corps était brisé par ces fatigues auxquelles elle n'était point faite, son âme retrouvait enfin ce calme et cette quiétude que la solitude et la prière peuvent seules rendre après les agitations de l'amour.

Dans les premiers mois de sa retraite, son importune imagination, comme elle le dit elle-même, venait souvent la troubler, en lui rappelant le passé ; mais bientôt son âme purifiée de toute sensation terrestre se remplit uniquement de l'image de Dieu. Elle donnait à la pénitence et à la prière tous les moments que les devoirs de la communauté ne réclamaient pas. Elle restait de longues heures prosternée en extase dans la chapelle du couvent. Cette chapelle, détruite sous la Terreur, était resplendissante de marbres et de peintures ; on y voyait madame de La Vallière peinte en Madeleine, par Le Brun ; ce tableau, qui est maintenant au Louvre, a beaucoup perdu de sa beauté ; d'ailleurs il est privé du jour qui lui convenait et des objets avec lesquels il était en rapport, et pourtant, quel pathétique dans cette tête ; dont les yeux sont rouges de larmes brûlantes !

que de tourments cette image devait rappeler ou révéler aux pauvres carmélites!

Malgré le désir de madame de La Vallière de rompre toutes liaisons avec le monde, le monde semblait la poursuivre jusque dans sa retraite; les dames de la cour visitaient souvent la noble pénitente, les unes par affection, les autres par curiosité. La reine et les princesses du sang l'honorèrent plusieurs fois de leurs visites. Madame de Montespan voulut aussi la voir, et la tourmenta tout un jour en lui rappelant le souvenir du roi :

— Etes-vous bien contente ici? lui disait-elle avec affectation.

Elle répondit avec dignité qu'elle était heureuse et calme.

Plus tard, madame de Montespan, à son

tour délaissée, retourna aux Carmélites voir madame de La Vallière; alors elles n'étaient plus rivales, elles confondaient ensemble leurs prières et leurs regrets.

En 1680, Louis XIV maria mademoiselle de Blois au prince de Conti; toute la cour alla, à cette occasion, complimenter l'humble carmélite.

« Quel ange! écrivait madame de Sévigné après l'avoir vue; en vérité, cet habit et cette retraite sont une grande dignité pour elle. »

Quand le duc de Vermandois mourut, Bossuet, qui savait adoucir les grandes douleurs en opposant au néant des choses de la terre les espérances du ciel, fut chargé d'annoncer cette triste nouvelle à madame de La Vallière; la pauvre mère répandit d'abord beaucoup de lar-

mes, mais une pensée de honte et de repentir les arrêta tout à coup :

— C'est trop pleurer, s'écria-t-elle, la mort d'un fils dont je n'ai pas encore assez pleuré la naissance.

Dans le cloître, cette organisation passionnée tourna toute son ardeur vers Dieu ; elle croyait que sa pénitence ne serait jamais assez grande pour la sanctifier. Les austérités les plus rigoureuses lui semblaient douces. On ne peut lire sans attendrissement le récit des souffrances qu'elle s'imposait. Il rappelle la vie des saintes femmes du martyrologe. Un vendredi-saint, madame de La Vallière, étant en prière, se souvint tout à coup qu'à pareil jour, se trouvant à la chasse avec le roi, elle avait éprouvé une soif ardente, et qu'on s'était empressé de lui offrir des rafraîchissements qui lui parurent délicieux.

A ce souvenir, se reprochant comme un crime le plaisir sensuel qu'elle avait éprouvé à se désaltérer, elle fit vœu de ne plus boire du tout. S'il faut en croire le duc de Saint-Simon, elle s'en abstint durant une année entière, et l'on ne se douta de cette affreuse pénitence que lorsqu'une maladie, dont elle mourut, la força à en faire l'aveu. Elle expira en proie à d'horribles douleurs, « avec toutes les marques d'une grande sainteté, au milieu de religieuses dont sa douceur et ses vertus l'avaient rendue les délices, et dont elle se croyait, et se disait sans cesse la dernière, indigne de vivre parmi des vierges. Madame la princesse de Conti ne fut avertie de sa mort, qui fût fort prompte, qu'à l'extrémité; elle y courut, et n'arriva que pour la voir mourir. Elle parut d'abord fort affligée, mais elle se consola bientôt ; elle reçut sur cette perte les visites de toute la cour. Elle s'attendait à celle du roi, et il fut fort remarqué qu'il n'alla point

chez elle. Il avait conservé pour madame de La Vallière une estime et une considération sèche, dont il s'expliquait même rarement et courtement. Il parut peu touché de sa mort; il en dit même la raison : c'est qu'elle était morte pour lui du jour de son entrée aux Carmélites *. »

Si la cour n'eut pour la duchesse de La Vallière que quelques larmes factices et un deuil d'apparat, la sœur Louise de la Miséricorde fut regrettée et pleurée sincèrement par ses pieuses compagnes, parmi lesquelles elle avait passé plus de la moitié de sa vie **. Pour elles, c'était un ange qui s'en retournait au ciel; elles se partagèrent ses vêtements comme de précieuses reliques. Le chapelet que portait madame de La Vallière, sur sa robe de bure, s'est conservé jusqu'à nous. Lorsque le pape Pie VII vint à

* Mémoires du duc de Saint-Simon.

** Elle mourut le 6 juin 1710, âgée de soixante-cinq ans et dix mois; elle en avait passé trente-six au couvent.

Paris pour le sacre de Napoléon, on lui présenta ce rosaire sur un plat d'argent, il le prit dans ses mains, et dit tout haut avec un pieux recueillement :

— Je vais bénir la relique d'une sainte.

ISABELLE DE CROÏE.

— QUENTIN DURWARD. —

Ce qu'on demande à l'histoire lorsqu'on est jeune, ce ne sont point les secrets de la politique, les calculs de l'ambition, le retentissement des batailles ; ce qui attire comme à son insu le cœur qui s'éveille vers les annales du passé, ce sont les révélations intimes jetées çà et là dans les chroniques de tous les âges, sur les personnages célèbres dont le monde garde la renom-

mée. Le lecteur de quinze ans cherche avec avidité quelques pages d'amour parmi les pages sanglantes que l'histoire de tous les peuples déroule devant lui. Quelles sympathies peut-il avoir pour ces grandes ambitions évanouies, qui s'agitent encore dans la poudre des siècles éteints ? Que lui importe la fortune de César et d'Alexandre ? que lui importera un jour celle de Napoléon ? A quinze ans, ce qu'il faut au cœur, à l'imàgination, à l'étude, c'est une étincelle d'amour qui embrase le foyer que nous cachons en nous. Qu'un nom de femme frappe le jeune lecteur, qu'un récit romanesque se trouve mêlé à la narration d'une guerre, croyez-moi, il s'arrêtera longtemps à ces souvenirs frères de ses impressions présentes. Il se dira : Ces grands hommes ont aimé comme je puis aimer aussi, et il aura plus d'enthousiasme pour leurs sentiments que pour les triomphes éclatants de leur vie ; car il sentira qu'il touche à eux par le

cœur, s'il ne peut y toucher par la célébrité. Plus tard, les pensées de l'orgueil étoufferont peut-être les besoins impérieux du sentiment; mais, dans la jeunesse, il n'est pas de cœur qui ne se soit écrié avec nous :

La gloire et l'avenir, qu'est-ce auprès de l'amour ?

C'est ainsi que dans ces beaux livres que nous a laissés Walter Scott, et qui sont aussi de l'histoire, ce qui nous attire et nous charme, ce sont surtout ses créations de femmes toujours si nobles et si vraies. Dans *Quentin-Durward*, cette admirable chronique du temps de Louis XI, Isabelle de Croïe et le jeune Écossais éveillent toute notre sollicitude ! Nous les suivons avec un intérêt fraternel. Au milieu des périls qui les menacent et des intrigues dont on veut les enlacer ; nous vivons de leurs impressions; nous aimons de leur amour ; nous sen-

tons en nous comme un retentissement de la chaste passion qui remplit leur cœur, passion pure et souveraine à la fois, qui ne laissait dans leur âme aucune place pour ce qui n'était pas elle. Les intrigues cauteleuses de Louis XI, les sanglantes exécutions du *Sanglier des Ardennes*, les fureurs de Charles-le-Téméraire, toutes ces trahisons, tout ce sang, tout ce bruit ne troublent point leurs cœurs qui se reposent dans leur amour. Qu'il est naïf et vrai cet amour, quand il s'éveille dans cette hôtellerie où la jeune et belle comtesse de Croïe vient, sous les habits d'une servante, offrir des rafraîchissements à Louis XI ! Qu'il est riant sur les bords de la Loire, lorsque Quentin escorte et protège Isabelle fugitive ! Comme le sentiment ardent du jeune Écossais, comme la fraîche passion de la jeune fille frissonnent et se jouent sur les rives de ces eaux, sous les feuillages des peupliers, dans le parfum des prairies, dans les

beaux nuages qui glissent au ciel ! Comme ils sont heureux malgré les périls du voyage ! Quel dévouement enthousiaste dans Quentin ! Quelle énergique reconnaissance dans Isabelle !.. Elle donne avec entraînement son cœur à ce pauvre Écossais dont elle est aimée. Elle, la noble et riche héritière d'une partie de la Bourgogne, elle le préfère aux plus brillants seigneurs ; elle le préfère à des princes, à un fils de France, au duc d'Orléans, qui sera Louis XII !...

Mais que de candeur, que d'innocence dans cet amour si profond ! Quel respect dans Quentin ! Quelle retenue pudique dans Isabelle ! Leurs paroles n'osent exprimer ce qu'ils éprouvent ; c'est à peine si leur regard les a trahis ; pourtant leurs âmes se sont instinctivement devinées. Heureux d'être ensemble, de contempler le même paysage, de partager les mêmes dan-

gers, d'entendre la voix l'un de l'autre, d'échanger leurs doux soins, ils attendent... Ils craindraient de déflorer leur bonheur en le complétant. Mais lorsqu'on les sépare, ils perdent la sécurité de leur amour, et cet amour devient plus violent; il doute non de lui-même, mais de la destinée. Aussi, quand il se retrouvent, leur passion, longtemps contenue, éclate et déborde, et leur âmes se confondent à jamais dans un premier baiser, baiser brûlant et furtif, ravi à travers la grille d'un cloître, baiser qui mêle leur vie en mêlant leur haleine, et qui infiltre dans le sein de la faible femme, le courage audacieux du guerrier.

La voilà cette touchante Isabelle, à la taille frêle, au beau cou de neige immaculé, à l'œil noir, fier et caressant : elle a revêtu son manteau d'hermine; elle a posé sur les nattes de ses beaux cheveux sa couronne de comtesse; s'en-

veloppant modestement d'un long voile, elle s'avance fière et résolue devant les juges puissants qui l'interrogent ; elle résiste à Louis XI ; elle résiste à Charles-le-Téméraire, et ce qui est plus héroïque encore, elle résiste à l'amour royal et vrai du duc d'Orléans. Le baiser qu'elle a reçu de Quentin frissonne encore sur ses lèvres : cette femme ne s'appartient plus ; ce baiser, c'est comme l'incarnation de son amour, il lui dicte des paroles entraînantes. L'auditoire est ému : elle obtient la liberté du cloître, au lieu de l'esclavage de la vie qu'on voulait lui imposer. Courageuse et aimante, elle préfère le couvent au trône, le renoncement du monde au renoncement de son amour. Mais la force d'âme dans les sentiments comme dans les actes, brise les obstacles : Isabelle a bravé la persécution pour se garder à son amant ; lui, bravera la mort pour obtenir la noble fille, et la persécution et la mort seront vaincues par ces deux

âmes si énergiquement trempées. Ce ne sont pas les faibles qui savent aimer; ce sont les forts, et au courage est dû le bonheur...

CLARA

— DANS MARMION. —

I

« Cédant au souffle propice, un navire bondit sur les vagues, et les matelots sourient en voyant la proue sillonner avec rapidité l'écume verdâtre de la mer. Ils se montrent fiers aussi de leurs passagers, et contemplent sur le tillac l'abbesse de Sainte-Hilda, dans un siége d'honneur, entourée de cinq nonnes charmantes.

C'était un spectacle plein de grâce, de voir

ces saintes filles, semblables à des oiseaux échappés de leurs cages pour la première fois. Timides et curieuses en même temps, elles admiraient tout ce qui frappait leurs regards, car tout était nouveau pour elles.

Le cœur de chaque nonne, simple et pur, se livre au plaisir que lui cause le voyage ; l'abbesse seule, et la novice Clara, y restent étrangères.

Assise à la proue du vaisseau, Clara semblait contempler les vagues et les compter dans leur course rapide ; mais c'étaient d'autres tableaux qui occupaient sa pensée.

Elle se figurait un vaste désert brûlé par les feux du soleil, où ne murmurent ni la brise ni les vagues. Elle croyait voir une main étrangère recouvrir d'un peu de sable un cadavre

que bientôt le chacal viendrait arracher à cette tombe de la solitude.

L'infortunée tourne ses yeux vers le ciel ; voyez quelle douleur est peinte dans ses regards ! »

II

C'est par ce tablean, à la fois gracieux et touchant, que sir Walter-Scott commence le second chant de Marmion, de cette épopée nationale, où ennemies chevaleresques, l'Écosse et l'Angleterre déploient leurs bannières et font retentir leurs armes ; là le catholicisme expirant se montre tour à tour sous les traits de moines

pieux ou débauchés, de religieuses abandonnant le cloître pour se livrer aux passions terrestres, ou de vierges saintes, cherchant la solitude pour y vivre d'aumônes et de prières. Parmi ces dernières, pudiques épouses de Dieu, se cache Clara, tendre, belle et affligée, comme le dit le poète, se vouant au ciel dans l'espérance de retrouver l'amour qu'elle a perdu ; l'amour c'est sa religion, c'est sa foi, c'est le sentiment qui incline la femme à la croyance, à la prière ; qui la porte à demander à Dieu une protection, un appui pour les tristesses et les défaillances de son âme, que l'homme aimé traite souvent avec rudesse. Les larmes que le monde n'essuie point, qui coulent amères dans la solitude, brûlent le cœur sur lequel elles retombent ; ces larmes, versées pieusement par une femme agenouillée, lui seront comptées en haut comme des souffrances que la terre irrite et que le ciel doit apaiser. Ainsi pleure Clara, mais celui

qu'elle aime ne l'a point trahie, il ne l'a point cruellement abandonnée au désespoir du doute, aux angoisses de l'isolement ; celui qu'elle aime, Wilton, l'intrépide chevalier, a loyalement combattu pour elle un rival implacable, le farouche Marmion ; il est tombé mourant sous sa lance homicide, et Clara, pour se dérober aux poursuites du meurtrier de son amant, a demandé au cloître un asile. A défaut du bonheur qu'elle n'attend plus ici-bas, elle cherche des jours de paix qui seront remplis par les larmes, la prière et l'espérance de retrouver au ciel celui qu'elle a tant aimé, Wilton, son fiancé, le seul homme qui ait ému son sein de vierge, le seul qui ait effleuré d'un baiser son chaste front. La mort a glacé ces lèvres dont elle sent encore le souffle brûlant, dont les paroles d'amour retentissent à toute heure dans son cœur éperdu ; la mort, de sa main sauvage et rude, a fauché hâtivement son bonheur. La mort est sans pitié, Clara, mais

elle est moins amère que l'indifférence, elle n'arrache pas violemment du cœur la pensée que l'on était aimé, elle nous laisse l'espoir de retrouver un jour ceux que nous avons perdus, et qu'elle a séparés de nous sans nous désunir. Alors, quand la mort vient à notre tour nous frapper, elle est pour nous une délivrance, elle nous fait retrouver ceux qui nous attendent et qui ne nous ont point oubliés. Le monde est plus cruel que la mort, Clara ; il tue le sentiment, il le tue à jamais comme l'athéïsme tue la foi ; il laisse à la place le désespoir incrédule qui se débat dans le vide.

. . .

La douleur de la jeune novice, tempérée par de célestes espérances, n'avait pas cette âcreté des douleurs de la terre. Plus belle sous ses habits de nonne, portant comme un diadème divin le voile blanc qui cache son front, lorsqu'assise sur le pont du navire qui glisse sur

les flots, Clara porte alternativement, de la mer au ciel son regard mouillé de larmes, il n'y a rien de sombre dans son abattement; elle semble chercher sur les vagues et dans les nuages une image chérie, et cette image sourit à son cœur affligé; car elle la revoit encore tendre, aimante, et tout à elle au-delà de la tombe.

Mais où va cette nef qui rase les bords de la mer, où conduit-elle ces jeunes vierges et la pieuse abbesse qui les commande; l'abbesse est attendue dans un couvent voisin où l'appellent les devoirs de la foi; elle n'a point voulu se séparer de ses filles les plus chères, et parmi elles, Clara est la plus aimée, elle veille sur elle comme une mère; elle adoucit ses regrets en lui parlant du ciel, et la dérobe aux recherches du barbare Marmion qui a juré qu'elle serait son épouse. Le vaisseau aborde au rivage et y dépose les saintes femmes. Qui les défendra dans

ce pays ravagé par la guerre ?... Marmion est tout-puissant, son roi le protège, il enlève Clara et la traîne à sa suite; il n'attend que la paix pour s'unir à elle.

C'en est fait, la jeune vierge a perdu tout repos. Dans le cloître riant qui lui servait d'asile, elle pouvait pleurer, libre et respectée; dans la forteresse gothique, où Marmion l'a conduite, ses pleurs sont épiés, ses heures de repos troublées par le bruit des combats. On n'a pas même respecté les habits sacrés sous lesquels elle dérobait sa beauté; on lui a ravi son vêtement de novice.

« Les boucles de sa blonde chevelure flottaient de nouveau sur la neige de son front, dit le poète; un riche manteau orné de broderies descendait jusqu'à ses pieds en franges d'or. De tous ses saints ornements, elle n'avait conservé qu'une

croix en rubis, et souvent ses yeux s'attachaient sur son breviaire recouvert d'un velours éclatant. » La voilà telle que nous l'a peinte le poète, et que le burin anglais nous l'a rendue.

La nuit, trompant la surveillance de son persécuteur, elle allait s'asseoir sur des rochers escarpés qui bordaient la mer, sa pensée triste et tendre se perdait dans l'infini, et se complaisait dans de mystérieuses aspirations. Elle embrassait ardemment ces ineffables joies de l'amour qu'elle n'avait pu goûter, elle les demandait à Dieu, et tendait les bras vers les étoiles qui scintillaient, comme pour saisir une ombre qui se penchait vers elle avec amour. Un soir, cette ombre bien-aimée se dessina plus visible à ses yeux, Clara se suspendit sur l'abîme; tout son corps se roidit dans l'extase, et l'ombre, par une attraction toute puissante, sembla se rapprocher ; ce n'est point une illu-

sion, un cœur bat contre son cœur ; une main serre sa main, des larmes se mêlent aux siennes ; cette ombre, ce n'est pas une ombre, c'est Wilton qui retrouve Clara et qui sera son époux.

Elle devait être heureuse sur la terre ou dans le ciel, car elle était aimée; mais ceux que l'indifférence ou l'abandon frappe ici-bas n'ont rien à attendre du monde à venir. La mort continue leur désespoir, elles sont seules dans l'éternité comme elles l'ont été dans la vie.

LA RÉPONSE.

Amor condusse noi ad una morte.

(DANTE.)

— Pérez, vous reviendrez dans une heure chercher ma réponse.

Le fidèle serviteur s'incline; mais en s'éloignant, il jette un regard douloureux sur Isabelle, un regard qui trahit une pensée d'effroi.

Elle ne le voit point, elle brise vivement le nœud de soie qui ferme la lettre qu'elle vient de

recevoir, et elle lit d'un œil ardent et avide, les paroles d'amour qui y sont tracées. Son cœur bat, elle est tremblante et pâle; mais pourtant le sourire d'une joie céleste effleure ses lèvres! Elle est aimée!... aimée, elle, faible et douce reine, enchaînée à un tyran grand inquisiteur! aimée, elle, jeune fille fraîche et pure, livrée à un vieillard caduc et débauché! elle est aimée par celui qui remplissait ses rêves lorsqu'elle était en France, par celui que sa mère elle-même lui avait ordonné d'aimer; aimée par *lui* dont elle a gardé si longtemps sur son cœur le portrait d'émail entouré de pierreries; aimée par don Carlos, qui fut son fiancé, qui devait être son époux! A cette dernière pensée, une larme poignante altère l'expression de bonheur répandue sur ses traits si beaux. La sombre figure de Philippe II lui apparaît. Elle n'est plus la jeune princesse de Valois se berçant de riantes illusions sur le sol de France; elle est rede-

venue la reine d'Espagne, prisonnière dans le palais monacal de l'Escurial. Pauvre Isabella! quand elle peut échapper un instant à la soupçonneuse surveillance de Philippe II, elle se retire dans l'humble cellule où vous la voyez; le beau ciel du Midi scintillant de nuages blancs et pourpres, vient se jouer à travers ces simples vitraux aux encadrements d'argent. La jeune reine préfère à son trône la modeste chaise de velours noir à clous d'or, sur laquelle elle est assise, et d'où son regard, plongeant dans la campagne, vient de voir passer don Carlos sur son cheval arabe. Qu'elle est belle ainsi dépouillée de ses ornements de reine, dans cette robe blanche qui se drape chastement autour de son corps! C'est encore la vierge de France, rêvant d'amour et de volupté; elle s'accoude à demi sur la table où elle écrit, elle respire les arômes de ces fleurs que Pérez vient de lui remettre, de ces fleurs que Carlos a cueillies pour elle, et

dans lesquelles il a caché sa lettre ; elle rêve, l'illusion lui fait oublier le présent, elle espère ressaisir son bonheur perdu, et son ardente pensée s'enivre d'un amour impossible : elle se rappelle ces jours où sa mère Catherine de Médicis la conduisit aux frontières de France ; elle était heureuse et insouciante alors, elle folâtrait avec Marguerite sa sœur, Marguerite dont la vie aura toutes les agitations banales de l'intrigue, mais point de tourmente, point de passion profonde. Elle lui parlait de don Carlos, son fiancé, puis elle posait ses lèvres pures sur le portrait d'émail caché dans son sein ; mais un jour, ce portrait lui fut ravi par sa mère, le jour même où don Carlos devait se montrer à ses regards sous la tente royale dressée pour la recevoir. Isabella oublia la perte du médaillon ; que lui importait l'image, puisque la réalité allait lui apparaître ? Mais, ô surprise, en franchissant le seuil du pavillon, ce n'est point don

Carlos, ce jeune prince si beau et si chevaleresque, qu'elle aperçoit : un vieillard sévère, vêtu d'un habit sombre, au visage pâle et ridé, s'avance vers elle, et pose sa main froide dans la sienne. Isabella recule épouvantée, interrogeant sa mère du regard.

— Vous êtes reine d'Espagne, dit Catherine, avec son sourire cruel ; c'est mieux qu'infante !

Et elle enchaîna avec violence la main de la jeune princesse dans celle du vieux roi ; elle jeta dans la couche de Philippe II, froide encore de la mort de deux reines, la fiancée de don Carlos, la fiancée du fils de Philippe.

Longtemps ils s'étaient fuis, plongés dans un morne désespoir, longtemps don Carlos évita Isabella, mais leurs destinées étaient unies par la fatalité : un seul regard échangé entre eux, semblable au baiser de Francesca et de Paolo,

leur révéla toute la puissance de leur amour ; alors ils revinrent à la vie, à une vie de délire et de passion qui demandait impérieusement le bonheur, dût son ivresse s'éteindre dans la mort !

Ils s'étaient tout dit par ce regard ; Carlos avait compris qu'Isabella était à lui, et qu'ils devaient être réunis ici-bas ou dans la tombe. Que leur importe l'échafaud que dressera Philippe, ou le poison qui leur sera versé dans le secret du palais ? Ils auront un jour d'extase et de volupté, une heure peut-être ; si la mort interrompt leur félicité, elle ne les séparera point, et l'éternité leur restera pour s'aimer.

Carlos a chargé Pérez, son fidèle serviteur, son confident, son ami, de remettre une lettre à Isabella ; cette lettre ne renferme qu'un mot : *Fuyons!* Isabella l'a compris, et elle lui répond :

« Oui, fuyons, malgré la honte qui me « poursuivra ; fuyons, malgré ces mots flam« boyants d'inceste et d'adultère que je vois « tracés partout et qui brûlent mes regards, « allons nous ensevelir dans les déserts de ce « nouveau monde découvert par Colomb. Le « ciel nous avait unis et le ciel nous pardon« nera ; ou, s'il nous maudit, si la main de « Dieu nous arrête, si nous sommes plongés « dans l'enfer, l'enfer vaudra mieux que la « terre ; nous y serons réunis comme Francesca « et Paolo ! Fuyons. »

La nuit tombe ; Pérez est venu chercher la réponse : il l'a placée dans son sein, il est sorti du palais par un corridor secret. Isabelle, penchée sur une fenêtre le suit du regard ; son sang brûle dans ses veines, une heure encore, puis le bonheur ou la mort !

Tout à coup elle entend un cri d'agonie ; des

torches brillent dans l'obscurité : elle distingue Pérez, Pérez baigné dans son sang, et que des hommes armés entourent. Parmi eux se détache, sur le fond sombre de l'atmosphère, le pâle visage de Philippe II ; il lit une lettre à la lueur des torches ; et cette lettre, c'est la réponse d'Isabella à Carlos !

Le lendemain, les grands d'Espagne, vêtus d'habits de deuil, allèrent au palais offrir des compliments de condoléance à Philippe II sur la mort de son fils. Don Carlos venait de mourir subitement.

La bière était encore déposée dans le caveau d'attente, lorsqu'un nouveau cercueil fut descendu dans les sépultures royales ; ces mots étaient gravés sur le couvercle :

Isabelle de France, reine d'Espagne.

UN DUEL.

. . . .

Nous avions suivi le convoi d'un grand citoyen qui venait d'être tué en duel ; quand le corps eut été rendu à la terre, que nos larmes eurent coulé sur la fosse encore mouvante, et que les paroles touchantes, prononcées par des voix éloquentes, ne retentirent plus dans le jar-

din des morts, je me disposais à revenir à la ville, à la ville bruyante, folle, rieuse et débauchée, qui se ruait là-bas à nos pieds comme si elle n'avait pas eu de deuil à porter, de morts à ensevelir, de grands noms à honorer.

Théobald vint à moi; sa figure, toujours empreinte d'un sourire sardonique, avait en ce moment une expression pleine de franchise; il me parla avec une voix émue qui ne lui était pas ordinaire.

— Quoi, déjà, me dit-il, déjà retourner dans cet immense amas de pierres, où tout élan de l'âme est étouffé! Ah! gardons encore cette nuit cette noble émotion qui nous quittera demain; soyons avares de ce reste de sentiment que la civilisation ne nous a point ôté! Assez tôt les affaires et les fatigues, que nous appelons plaisirs, viendront nous arracher à nous-mêmes,

et nous faire oublier notre destinée, jusqu'à ce qu'une grande douleur nous frappe de nouveau et fasse jaillir une étincelle de notre sensibilité presqu'éteinte.

Il m'entraîna sur les hauteurs qui dominent le cimetière ; le soleil commençait à s'effacer, et du ciel pur et bleu descendait un air qui rafraîchissait le sang ; la terre, couverte d'arbustes, d'arbres à fruits et de vignes en floraison, avait des senteurs qui vivifiaient. Théobald me dit qu'il voulait passer la nuit sur le tertre où nous étions debout ; je le compris. Nous nous assîmes sur un seigle touffu qui répandait une exhalaison piquante, et sans nous parler, nous regardâmes longtemps la ville, le fleuve et les champs qui se déroulaient devant nous. Théobald semblait avoir oublié que j'étais là, et lorsqu'il se fut pénétré du spectacle de l'horizon, que la pleine lune commençait à éclairer, il sortit un grand

livre de sa poche et y lut sans distraction. Il en avait tourné plusieurs feuillets, lorsque, levant la tête, et rencontrant mon regard qui l'observait, il me remit le livre, et prenant ma main, il me fit toucher ces paroles, écrites dans la Bible : *Homicide point ne sera !...*

Je souris.

— Ne souris pas, me dit-il, je suis à moitié sceptique, mais il y a dans ce livre des choses que je crois de toute mon âme, et, me l'arrachant, il lut tout haut ce magnifique fragment de poésie biblique, où il est dit que Jéhova appela Moïse sur la montagne sainte, et lui dicta des lois pour régénérer les hommes.

Je l'écoutais attentivement et à mesure que sa voix me pénétrait, je comprenais qu'il y avait plus que des paroles poétiques dans ce

qu'il me lisait le sens m'en était révélé, fort, puissant, divin.

Il s'interrompit après m'avoir lu les commandements de Dieu.

—Ces lois, me dit-il, sont si simples, et à la fois si belles et si surhumaines, que je n'hésite pas à croire qu'elles furent dictées par un être supérieur à notre nature ; et ce qui le prouve, c'est que jamais les hommes n'ont pu les observer ; c'est que, dans leur désespérante dégradation, jamais ils n'ont pu s'élever à ces commandements sublimes. Ce serait une œuvre digne de l'homme qui pense, que des méditations écrites sur chacune de ces lois ; pour moi, il en est une qui me fait profondément réfléchir, et qui me fait craindre parfois la destruction de cet univers qui l'observe si peu : *Homicide point ne sera*, dit cette loi divine ; et ici, point de sens

caché, point de ces paraboles bibliques qui permettaient à Voltaire ses ironiques interprétations, la parole est claire, le sens est précis; Dieu semble avoir tonné ces mots avec concision pour que l'homme les entendît et les retînt à jamais.

Homicide point ne sera, a dit la voix d'en haut depuis quatre mille ans, et l'humanité n'a pas cessé d'être homicide, et les hommes, dans les états les plus civilisés n'ont pas cessé d'être homicides; et la loi elle-même est homicide; et de la peine de mort, consacrée par la loi, proviennent tous les homicides, l'assassinat politique, le duel et le suicide. C'est l'homicide légal qui familiarise l'homme avec cette horrible pensée qu'il peut tuer son semblable, souvent, sans déshonneur et sans crime ici-bas. *La loi est athée*, a-t-on dit de nos jours, et cette parole est profondément vraie. Si la loi était croyante, si la loi

de la terre s'appuyait sur la loi du ciel, la loi ne tuerait pas, car Dieu a parlé sans exception aux états comme aux individus quand il a dit : *Homicide point ne sera.* Eh! de quel droit un glaive humain trancherait-il cette vie que Dieu seul peut donner ? de quel droit arracherait-on l'âme la plus criminelle au repentir pour la jeter à la mort ? Dis, n'as-tu jamais éprouvé un déchirement affreux lorsqu'on fait tomber une tête sur l'échafaud ? ne donnerais-tu pas la moitié de tes jours pour racheter cet homme plein de vie qui va mourir, pour l'adopter et le régénérer, pour le dépouiller de son crime, et le revêtir de l'honneur, cette noble vertu terrestre ? Ah ! ce que tout homme éprouve, même à son insu, pour l'assassin qui marche au supplice, la loi aurait dû l'instituer ; la loi doit arracher l'homme coupable à la société, mais elle ne doit ni ne peut, selon la parole de Dieu, l'arracher

En m'élevant contre l'homicide, poursuivit-il avec feu, je n'entends parler que de celui ordonné par la loi : *la peine de mort*! que de celui que nos passions excusent : *l'assassinat politique*! que de celui que le monde caresse : *le duel*! que de celui auquel nous sourions nous-même : *le suicide*! L'homicide du traître, l'homicide du voleur, l'homicide de grand chemin, l'homicide qui entraîne après soi l'horreur le mépris, et la dégradation, n'a pas besoin d'être maudit, chacun le fuit et le réprouve! la loi seule semble l'autoriser, pour ainsi dire, en le punissant de mort et en se faisant elle-même homicide. Une panthère a dévoré mon fils, elle vaut de l'argent, je la vends et ne la tue pas, car une voix d'égoïsme me dit, au milieu de ma douleur, que sa mort ne me rendrait pas mon enfant! et ce que l'égoïsme me crie, l'humanité ne le crie pas à la loi lorsqu'elle tue un homme *Bête féroce*! Un homme qui se-

rait puni par la honte, qui vivrait seul parmi les hommes, mais qui vivrait enfin, et qui pourrait se purifier un jour. « Remettez votre épée dans le fourreau, » dit le fils de Dieu à Pierre qui voulait le défendre; et la loi de sang fut maudite par le Christ, comme elle l'avait été par Jéhova.

Les défenseurs de la peine de mort deviennent chaque jour moins nombreux; l'assassinat politique n'a qu'un très petit nombre de partisans; beaucoup d'hommes d'honneur n'approuvent plus le duel; et le suicide est une plaie du dix-neuvième siècle, que tout le monde déplore.

L'homicide légal me paraît le plus horrible de tous, car il procède sans passions, et sous les noms de la sagesse et de la justice; il s'appuie sur des institutions, et voudrait presque tenter

de s'appuyer sur la divinité. Loin d'enchaîner les autres homicides, l'homicide légal semble les autoriser par son exemple. L'assassinat politique découle de lui et mérite également d'être flétri, dans l'homicide politique, c'est une conscience qui se fait loi, et s'adjuge le droit de tuer un tyran ou un homme nuisible à la société; mais cet assassin qui est peut-être un homme d'honneur par ses principes, devient, par son action, un homme criminel. L'assassinat politique le mieux justifié, celui de Marat par Charlotte Corday, n'en est pas moins un homicide.

— Et celui consacré par les livres saints, celui d'Holopherne par Judith, lui dis-je en souriant ironiquement.

Il jeta la Bible à terre avec impatience.

— Ne t'ai-je pas dit, s'écria-t-il, que je suis à

moitié sceptique ; il y a des choses dans ce livre que je ne puis comprendre et que je ne puis croire ! Peut-être certains passages ont-ils été altérés et falsifiés : peut-être encore nous est-il permis d'en lire la lettre, et l'esprit nous en est-il dérobé ! Dieu ne peut se démentir comme le font les hommes ; Dieu a dit : *Homicide point ne sera*, et cette parole est vraiment de lui ; il ne l'a pas entourée de commentaires en la prononçant, il n'a pas dit : « Vous pourrez tuer un « homme parce qu'il est assassin ou parce qu'il « est tyran, ou parce qu'il a attenté à votre hon- « neur. » Ou bien encore : Vous pourrez vous tuer vous-même, parce que la vie vous paraît un fardeau. Il n'a point dit cela. Et en maudissant l'homicide, il a maudit la peine de mort, l'assassinat politique, le duel et le suicide !

Le duel est à la fois un suicide et un assassinat ; on y joue sa vie et l'on s'attaque à celle d'au-

trui. Le duel est de plus presque toujours un combat moralement inégal; car, il se livre d'ordinaire entre un homme d'honneur et un homme qui n'en a pas; des deux champions, il y en a toujours un qui a failli à l'honneur, soit par la calomnie, soit par d'autres atteintes, et alors son adversaire ne pourrait-il pas, ne devrait-il pas, même sans violer la loi de nos préjugés barbares, refuser le combat? Autrefois un gentilhomme n'accordait pas satisfaction à un vilain; de nos jours, un homme d'honneur devrait la refuser à un homme qui aurait manqué d'honneur. La noblesse est à présent dans l'honneur.

Le suicide est, de tous les homicides, le seul qui me trouve compatissant pour celui qui l'a commis; et pourtant je le condamne et le regarde comme un crime; mais c'est le crime d'une âme ou trop faible, ou trop forte, et non d'une âme cruelle. Trop faible pour souffrir le

malheur; trop forte pour l'accepter sans révolte, cette âme aspire à une autre vie avec foi et espérance, ou invoque le néant avec athéisme et désespoir; dans ces deux dispositions, elle est également à plaindre. L'homme qui se suicide a en lui des mystères de souffrance que l'on ne peut pénétrer; il tranche sa vie dans le paroxisme de la douleur, oubliant que cette vie peut devenir meilleure, comme l'homicide légal oublie que l'âme du criminel pent se régénérer, mais celui qui se suicide ne doit compte qu'à Dieu de son crime; celui qui commet l'homicide sous quelqu'autre forme que ce soit, en doit compte à Dieu et à l'humanité.

Il se tut; nous restâmes tous les deux plongés dans une méditation qui dura plusieurs heures. Quand l'aube parut, nous descendîmes en silence le chemin qui menait à la ville. En passant près du canal, nous vîmes quelques ou-

vriers qui retiraient un cadavre de l'eau. C'était celui d'un jeune homme. Quand on l'eut dépouillé de ses vêtements, son corps nous apparut d'une effrayante maigreur ; on trouva sur sa poitrine un morceau de papier où il avait écrit : *qu'il était poète, et qu'il se tuait parce que les plus beaux sentiments de l'âme qu'il versait chaque jour dans des pages brûlantes, n'avaient pu lui faire gagner son pain.*

— Insensé, dit Théobald en s'éloignant avec tristesse, ne pouvait-il pas garder sa poésie dans son cœur, et accepter pour vivre un de ces nobles métiers du peuple, trop méprisés de nos jours. S'il avait du génie, son heure serait venue ; s'il n'en avait pas, il aurait bien vite oublié ses désirs imprudents de gloire, et avec les fatigues du corps il aurait trouvé le repos de l'âme !

Nous suivîmes les remparts et nous arri-

vâmes après une heure de marche à une des barrières de la ville. Une foule nombreuse s'y précipitait. Sans le vouloir, nous fûmes entraînés par ses flots, et nous nous trouvâmes bientôt derrière une ligne compacte de soldats qui se prolongeait jusqu'à la ville. « Le condamné va passer, disait-on autour de nous. Ah! voilà le bourreau avec ses aides!... » Théobald frémissait; ses genoux semblaient fléchir sous lui. « Le voilà! le voilà! disaient des milliers de voix. » Et nous vîmes passer à travers les interstices des baïonnettes un jeune homme qui marchait à la mort. Un crêpe noir le voilait; on pouvait cependant distinguer son noble visage plein de fierté et d'assurance.

— Horrible dérision, s'écria Théobald! Cet homme appelle son crime de l'héroïsme et se croit un martyr; et la loi qui va le punir, par un autre crime, s'appelle justice!...

A ces mots, comme poussé par la main de

Dieu, Théobald fendit la foule du côté de la campagne, et en m'entraînant, il s'éloigna du lieu du supplice.

Sans nous communiquer notre pensée, nous nous dirigeâmes, par le même instinct, vers la lisière du bois, où deux jours plus tôt nous avions reçu dans nos bras notre ami expirant, notre noble ami tué dans un duel, et dont nous venions d'accompagner le corps au cimetière.

Le gazon gardait encore des traces de son sang; Théobald s'assit sur cette terre humectée et voilant sa tête de ses mains, il pleura comme un enfant. Il me dit encore sur l'homicide, des choses étranges et sublimes d'élévation. Pour le distraire de sa douleur, je lui parlai de la guerre; la guerre, cet immense homicide qu'il avait passé sous silence.

— La guerre! me dit-il, est le résultat des au-

tres homicides ordonnés ou tolérés par la loi, ou protégés par la société. Je pars demain, ajouta-t-il comme accablé, mais avant un mois, tu recevras ma pensée écrite sur la guerre.

Nous rentrâmes à la ville ; j'accompagnai Théobald jusqu'à sa demeure ; il s'arrêta sur le seuil, m'embrassa avec effusion, puis disparut rapidement en cachant ses larmes.

Je revins un mois après pour le revoir, on me dit qu'il était encore absent. En rentrant chez moi, je trouvai, avec autant de surprise que d'émotion, une lettre de lui datée de la Trappe.

Elle renfermait ses idées sur la guerre.

FIN.

TALBE

DU DEUXIÈME VOLUME.

—

Sceaux.—Impr. de E. Dépée.